



43^e ANNÉE.

N^o 12.

1^{er} DÉCEMBRE 1900.

TOUT EST SUBSTANCE, VIE ET AMOUR

(Suite) (1).

Deux faits sont acquis : 1^o Des rayons de force intellectuels et spirituels irradiant d'une manière indistincte du pôle positif de l'univers (de Dieu Parabrahm); rapides comme l'éclair ils se subdivisent à l'infini et réagissent sur tout ce qui est, intellectualisant et spiritualisant les êtres selon leur degré de réception et la puissance d'assimilation qu'ils ont acquis de la vie rudimentaire du protoplasma à l'existence de l'homme.

2^o l'observation, lorsqu'elle est suivie, prouve cet autre fait : Le monde animal est bien plus semblable à nous qu'on ne l'avait supposé, l'étude de ses mœurs et celle de ses organes l'établit sans conteste. La science, en suivant cette voie tout d'abord, et après avoir établi que les animaux sont

(1) Voir le numéro de septembre 1900.

très capables de souffrir, tellement ils nous sont semblables, s'ingénie, d'une manière cruellement prolongée, à leur infliger les plus tristes souffrances sous le prétexte de rechercher les sources de la vie et celles de la douleur ; elle écarte ainsi nos compagnes de ces études.

La femme possède trois intuitions supérieures en fait de sciences naturelles, toutes trois essentielles pour la vie : 1° la tendresse des premiers soins dont les nouveaux êtres ne se peuvent passer, cette incubation sans laquelle ils ne sauraient exister ; 2° la nourriture et l'éducation pour tout ce qui naît ; 3° l'art de s'approprier les espèces inférieures, en allant, et même celle des insectes, par l'observation de leurs mœurs, la femme ayant la fine intelligence de s'entendre avec tous, pour les mieux domestiquer.

La femme est un divin médiateur dans toute la nature, parce qu'elle est la vie elle-même, le régénérateur de la race plein de charmes et que le Maître des maîtres l'a fait naître pour donner la vie ; donc elle est antipathique à la douleur et il lui semble incompréhensible que la science ait ce côté terrible : l'exquise souffrance pour les bêtes soumises à la vivisection.

Ses aspirations ne peuvent aller vers cette science à laquelle la nature la veut initier ; les femmes ont le respect de la vie et l'intuition supérieure qui les pénètre, ces rayons de force intellectuels et spirituels qui se sont toujours plus assimilés à elles, pour les affiner d'abord et ensuite les spiritualiser, les arrête au seuil du temple où trône le préjugé des hommes au savoir officiel. Cependant tout a une limite et celle-ci arrête les femmes dans l'étude des sciences naturelles, ce qui est regrettable, la mère de famille ayant essentiellement besoin de connaître la peinture lugubre des détails anatomiques des êtres pour mieux juger les deux faces de la question, et dire avec Michel-Ange :

« La mort, la vie c'est tout un. Ce sont pièces du même maître et de la même main ».

L'artiste, ce sensitif presque féminin, peut et doit rénover son art en interrogeant aussi la nature et le végétal dont l'ornementation, surtout aux tropiques, est variée d'espèce à espèce, chacune d'elles présentant un dessin, un cachet particulier, le nord ne donne certains effets que par grandes masses. Que ne trouvera pas, en aperçus nouveaux et lumineux, cet artiste, dans les yeux des mouches trop dédaignées, dans les formes des animaux rayonnés, mollusques imperceptibles mais fleurs vivantes, s'ils sont analysés au microscope plongeant d'Amicis. Que de motifs originaux dans la profondeur de ces petits êtres, des scarabées tant parés à la surface, que la nature ou le sublime harmoniste en son amour a dotés de canalisations intérieures où le fluide mobile est précisé dans ces enveloppes d'une délicatesse extrême.

Ces canaux mêmes sont les dessins originaux si admirables qui se reflé-

chissent sur les insectes et là, on devine la vie et sa circulation en sa forme la plus expressive ; Dieu Parabrahm est la substance, la vie, l'amour, la couleur et l'harmonie.

Un grand esprit a exprimé cette pensée : *La pierre se crée esprit. Par fermentation et par amour, la plante vise à devenir l'homme.*

Nous ne saurions trop le répéter : L'inerte monte à l'organique et ce passage a lieu dans l'électricité et la fermentation. Ainsi s'abaisse et disparaît (pour tout mettre dans la loi vitale) la barrière réputée éternelle entre l'état organique et l'inertie.

D'une forme vitale à une autre, tout glisse sans discontinuation car, en tout, il y a évidemment vie actuelle et vie future, celle de demain.

Nous allons continuer cette démonstration nécessaire, à l'aide des faits.

En l'an 809, l'Anglais, Erigène, qui enseignait la philosophie d'Aristote voulait, à l'exemple des prêtres de la catholicité et des laïques studieux en Europe qui suivaient les cours universitaires mahométans de Séville, Cordoue et Grenade, réconcilier la science avec la religion.

Dans son volume : *De divisione naturae*, ce professeur dit que « toute chose vivante procède d'une chose vivante antérieure », fait observé et reconnu, et que le monde visible étant un monde vivant, émane fatalement de Dieu être vivant, primordial, source de tout ce qui est, qui conserve ce tout et dont la forme n'est durable qu'en vertu d'une force émanant de Lui. Tout disparaîtrait nécessairement si cet aide était retiré.

L'individu, sa vie particulière fait partie de l'âme universelle ou de la vie générale, conception hellénique de l'âme du monde ; Dieu est éternellement présent dans la nature et tout se résoudrait en lui, si sa force conservatrice avait une solution de continuité et logiquement, tout ce qui est visible doit redevenir intelligence, la mort des âmes n'étant que le prémisses de leur retour à leur état ancien. Fatalement, toutes choses seront rétablies comme elles le furent.

Sous le nom de *Théosis*, Erigène désigne le retour du moi pensant à l'intelligence universelle, c'est sa déification ; la mémoire alors n'existe plus, elle est absorbée finalement, simple retour à l'état antérieur à son incarnation terrestre.

L'indestructibilité de la force, son éternité, c'est aussi le grand fait que l'Inde a originairement connu ; c'est l'idée que la science actuelle applique plus ou moins distinctement à la corrélation des forces et à leur conservation ; en conséquence elle en a déduit que l'ordre sidéral cesserait si les forces étaient susceptibles d'accroissement ou de diminution.

La stabilité de l'Univers, affirme-t-elle, c'est le fait scientifique d'une quantité d'énergie invariable, déterminée, universelle et sa distribution seule cause les changements dont nous sommes les témoins.

Les adversaires de la réincarnation nous opposent cette objection que, si l'âme est considérée à l'état actif, ce serait ajouter une force nouvelle à celle existant dans l'univers que le devenir d'une nouvelle âme à la vie ; alors, comme il naît à chaque seconde un nouvel être, la totalité des forces nouvelles augmenterait et deviendrait formidable. Dieu ne peut, au caprice des accouplements humains, créer des âmes nouvelles, ce qui est, disent-ils, révoltant pour le penseur et le logicien ami de la pondération des forces primordiales.

De plus, ces adversaires affirment : 1° qu'une pierre peut toujours durer, vu la stabilité de *ces molécules nettement équilibrées* ; 2° Qu'un être vivant rejette sans cesse son superflu son sang coulant comme une flamme ou une rivière dans tout son organisme pour le renouveler sans cesse ; ce qu'il fut, il y a des mois, il ne l'est plus corporellement parlant, car son organisme changeant occupe sa place déterminée dans le temps et dans l'espace.

Ici, cette objection tombe d'elle-même ; l'inerte monte à l'inorganique (nous l'avons nettement déterminé) par fermentation et par l'électricité ; *l'endosmose*, cette ascension naturelle des liquides est au sein du minéral le type de l'absorption végétale et lui ressemble, selon nos naturalistes les plus autorisés : *et lorsque le végétal veut boire il aspire et suce comme l'animal.*

Donc, une pierre ne peut toujours durer, malgré *ses molécules nettement équilibrées*.

Tout ce qui frappe nos sens pouvant être transformé en un fait, représenté par son image enregistrée sur la plaque sensible du pèrisprit ou du corps astral, nous devons faire figurer les faits dus à l'observation scientifique (ou suivie), pour résoudre le problème psychologique de l'être vivant, la psychologie comparée pouvant seule résoudre celle de l'homme. Descartes s'interrogeant a entrevu que l'âme de l'animal était la sœur cadette de l'âme humaine et un membre, en devenir, de la même famille d'êtres.

Après lui, la physiologie comparée a nécessairement et en logique rationnelle, tenu compte de l'intelligence des animaux inférieurs, fourmis, abeilles, chiens, chevaux éléphants, etc. Elle a trouvé, en les tout petits, des irradiations lumineuses qui l'ont brillamment éclairée. La physiologie comparée a dû communier avec la physiologie humaine et après les considérations de Brodie sur cette intéressante matière, comme lui, elle a affirmé que l'intelligence animale et l'intelligence humaine provenaient de la même source.

En interrogeant la grande famille connue de 400.000 insectes, celle de 100.000 espèces d'oiseaux, celle des mollusques qui ont fait tant d'îles dans

la mer du Sud et littéralement nous pavent l'espace qui nous sépare des deux Amériques (1.200 lieues de mer), on constate que ces mollusques sont des candidats au titre d'insectes et ces derniers, à celui d'oiseaux.

Un rêveur allemand a écrit : *Le bon Dieu a fait le monde, le diable a fait l'insecte*. La femme et l'enfant peuvent répondre que la taille n'est rien devant le droit que chaque être possède de la justice éternelle ; que cette justice, en somme, pencherait vers les petits, s'il était supposable que l'amour de l'Eternel pût avoir deux balances et que le droit imposé par celui qui est la substance infinie, qui meut et qui est l'ordre et la raison même, ne soit point égal aussi bien pour un ciron que pour l'homme, aussi bien pour la terre que pour tous les mondes sidéraux.

Oui l'insecte a des outils sans nombre et des organes dont on ne connaît pas l'usage ; il a mille métiers et arts ; il fabrique et détruit ; ouvrier diligent et irréprochable, il est l'industriel ingénieux et hors ligne. Ne nous éloignons pas de lui, quelque aspect qu'il ait, ce laborieux qui aime, qui a la seconde vue en fait de maternité car, pour lui, aimer c'est mourir et avant il prépare la demeure et la nourriture de ses orphelins. Comment n'y aurait-il point de parenté entre l'homme, ce travailleur, et ces petits artisans si adroits, si actifs, si prévoyants ?

Le travail sauve le monde et le mouvement c'est la vie.

Etudier ce petit monde d'insectes, avec suite, avec amour pour bien en comprendre la mission, c'est élargir son esprit et l'ouvrir aux sublimes conceptions divines ; cela est aussi nécessaire que de vivre quelques mois en communion avec les hautes montagnes, pour en bien saisir la grandeur, la place continentale où le plus grand des ingénieurs les a érigées, et surtout apprécier les services si importants qu'elles nous rendent. Celui qui avec cet état d'esprit séjourne sur les Pyrénées ou sur les Alpes, ces autels vénérés qui alimentent nos rivières et nos fleuves, médite sur Dieu et s'incline devant les suprêmes beautés des insectes et la sublimité de ces autels de granit qui arrêtent le nuage.

Que ce soit avec les infiniment petits ou les formidables chaînes de montagnes, nous sommes toujours plus près de la source inépuisable et souveraine d'où tout jaillit ; là, notre moi s'illumine en reconnaissant la mutualité des éléments, leur bienveillance dans une rudesse énorme, la grande circulation qu'ils établissent, toute semblable au sang de nos veines et à celle du liquide qui donne à l'insecte toutes les teintes et dessins merveilleux qui parent leur robe. De plus, de ces fronts sourcilleux et glacés, de la fleur veloutée qui perce la neige, comme de la parure du papillon bleu d'azur qui vole aux hautes cimes, émane la solidarité et la grande harmonie.

Le penseur, sur ces croupes admirables de pierres, trouve un fond inépuisable de tendresses religieuses et de vie, de joies simples mais pleines

de charme. L'âme neuve, non usée aux défaillances que sème le commerce des hommes, puise là de très énergiques tendresses pour tous les êtres qui gravitent dans la peine; elle y a de sages et judicieuses aspirations vers le Grand Esprit qui meut.

En l'an 1010 de J.-C., le célèbre philosophe arabe Al-Gazzali s'est exprimé ainsi que suit : « Dieu a créé l'esprit de l'homme d'une goutte de sa lumière : cet esprit retournera vers lui. Ne vous laissez pas tromper par cette vaine supposition que l'esprit meurt avec le corps. La forme que vous aviez en naissant et votre forme actuelle ne sont pas les mêmes, il en est de même de tout ce qui vit. Il n'est donc pas nécessaire que vous mourriez parce que votre corps meurt; vous êtes entré en ce monde comme un étranger et vous n'y demeurez qu'en passant. Dieu est notre refuge contre les épreuves et les orages de cette vie agitée; nous trouverons en lui un repos éternel, un repos sans chagrin, une joie sans douleurs, une force sans infirmité, une science exempte de doutes, une vision extatique et sereine de la source de vie, de lumière et de gloire, source dont tous les êtres sont sortis ».

Donc selon Al-Gazzali, tout à la même source et cette conclusion, le sage Brodie l'a acceptée, puisque affirme-t-il, l'intelligence animale et celle de l'homme sont de même nature.

Combien d'exemples n'avons-nous pas d'actions intentionnelles chez le chien, le singe, l'éléphant et d'autres animaux qui vivent à l'état sauvage ou cohabitent avec l'homme, qui ont la conscience de leurs fautes et font la distinction entre le bien et le mal. Le chat préfère sa maison, le chien aime son maître parce qu'il est plus intelligent et possède des qualités morales et sociales plus avancées.

« L'âme de la fourmi s'est développée jusqu'à son état présent à travers une suite infinie de générations, a remarqué Bois Reymond; c'est avec respect et admiration que celui qui se livre à l'étude de la nature regarde cette molécule microscopique de substance nerveuse, le siège des facultés de travail, d'ordre, de création, d'affection et de courage qui la constituent ». Les deux Huber en ont admirablement parlé, aussi Victor Meunier, Michelet l'historien et Menault.

Avant eux, Swammerdam en fixant le microscope ébauché, nous permit d'entrevoir en bas l'infini vivant, le monde des atomes animés; le médecin Boerhave, son élève, constata la grandeur des infiniment petits; dans sa *Bible de la nature*, il déclara que son maître enseignait à voir, à bien regarder, — trouvant ainsi des moyens pour regarder toujours et expliquant la maternité de la fourmi, le vrai mystère de l'insecte supérieur. Par la plus fine anatomie, Swammerdam osa dire que chenilles, nymphes et papillons, ces trois états du même être, étaient ses trois évolutions naturelles et légi-

limaient la même vie; Thévenot, le célèbre voyageur, naturaliste, soutint Swammerdam de sa bourse et de son crédit; le hardi Suédois Levenhoek, puis l'Italien Malpighi prouvèrent que l'insecte avait un cœur et que, bien-lôt, on lui donnerait une âme.

De nos jours, Sir Russel Wallace et Darwin, les grands naturalistes, ont apporté leur contingent de remarques hardies, supérieures, pour établir l'intelligence des bêtes. Notre Strauss et le pâle et ardent Dr Robin, ont aidé à prouver que l'insecte avait une physionomie, que ce masque immobile et fixe, que ses mouvements et ses actes étaient empreints de réflexion, enfin que d'après ses arts plus avancés que ceux des grands animaux, il y avait quelqu'un en cette tête.

D'après ces travaux, on sent l'identité de l'âme du plus haut au plus bas de l'échelle de la vie.

L'Inde antique, du temps du Ramayana, comme l'Inde actuelle, a toujours eu une race d'hommes à la faculté particulière de voir la vie au fond des êtres, l'âme à travers le corps. Pour elle l'esprit circule partout; l'herbe n'est pas une herbe, ni l'arbre un arbre, car la divine volonté de l'esprit les anime, les mène à leur fin.

Ils ont cette foi que l'animal a une âme qui gravite vers le titre d'homme et sans elle, ils n'eussent, dans l'art de la domestication si nécessaire aux anciens âges, obtenu des prodiges d'humanisation quant aux serviteurs utiles, sans lesquels la vie eût été impossible. Le chien, disent les Perses, fut le sauveur de l'humanité et ils le rappellent avec reconnaissance. Avec le chien, molosse colossal familiarisé, et de même l'éléphant, ils purent tenir tête aux lions et aux tigres, les étrangler et faire de vastes éclaircies dans les jungles; le troupeau fut possible et le village se créa.

Le Mahâbhârata, livre sacré indou, déclare : que si le maître ne peut entrer au paradis avec son chien, il refuse cette faveur.

Wilson et Rosen, les célèbres indianistes, ont traduit ainsi que Langlois et Burnouf, ce passage du Rig Veda, livre sacré : « L'inquiétude m'a saisi, dit l'homme, comme le loup saute à la gorge du cerf altéré qui vient boire. Arrive donc lumière, et rend la forme aux choses. Eclaircis la pâleur sinistre que je vois là-bas. *Les aurores seules nous rendent le regard lucide en nous-mêmes* ».

Ces derniers mots, si pénétrants, Rosen les traduit ainsi, en latin : *Aurore secerunt mentes consciaf.*

Au bon ami le feu, au doux *agni* on prodiguait les caresses; dans le rigveda on parle aussi, avec charme, de la laine délicate et chaude de la brebis du Candahar et la femme, en choisissant l'époux, lui dit avec innocence et confiance : « Je suis faible et je vais à toi. Sois bon pour ma faiblesse. Je serais toujours *Roma Sâ*, la douce brebis des Gandaras toute soyeuse, venue chez toi pour te réchauffer ». Trad. de Emile Burnouf, 136, 240.

Oui, les générations sans nombre qui nous ont précédés dans la vie ont professé que l'animal était intelligent, avait une âme, tradition divine minée par l'église depuis vingt siècles et contre laquelle nous devons réagir sans cesse, car elle obscurcit l'entendement humain.

« Si vous regardez attentivement une fourmi au travail, a observé Huber, vous pourrez dire après chaque opération, l'opération qu'elle fera ensuite ». De cette déduction nous pouvons conclure que cette fourmi voit les choses de la même manière que nous, avec raisonnement. « Un jour qu'une fourmi inspectrice (ajoute Huber, cet homme véridique et franc) visitait les travaux, et que les travailleuses avaient, paraît-il, commencé le toit trop tôt, je la vis faire démolir le toit, élever les murailles à la hauteur convenable et faire refaire un nouveau toit avec les débris de l'ancien ». Ce fait a depuis été vérifié.

Donc ils ont une volonté ces insectes, ce ne sont pas des automates comme on a tant voulu l'établir en des thèses positivistes néantistes interminables.

Douée de souvenir, la fourmi, après un long temps, reconnaît ses anciens compagnons et leur témoigne sa joie par son langage antennal si varié, créé par elles en vue de la fourmilière où l'obscurité règne.

L'homme travaille mentalement pendant cinq heures suivies, au plus, tandis que cet insecte réuni en société, persévérant au travail, patient à l'extrême, donne un labeur quotidien de seize à dix-huit heures et manifeste à l'égard des jeunes fourmis, des soins maternels supérieurs, surtout des facultés affectives et morales; ces insectes ont la vie tenace, durable, à l'encontre des espèces solitaires qui, ne vivant pas assez longtemps pour élever leurs petits, préparent avant de mourir le nid et la nourriture nécessaires au développement de leur progéniture.

Ces existences éphémères ont la prévoyance pour règle. L'homme doit apprendre ce qu'il est en réalité, en ne méprisant pas l'oiseau, la fourmi, la guêpe, l'abeille, tous lui donnant des leçons nécessaires, absolument utiles à son entendement. Les insectes, par le cordon nerveux qui traverse leur ventre et la portion de leur ganglion encéphalique qui correspond aux impressions actuelles, et qui sont les seuls organes en jeu, est dans ce cas un simple automate, comme l'a soutenu Descartes; mais il faut se dire aussi, que la conservation des impressions perçues par les organes des sens est la fonction ou l'une des fonctions de la cellule nerveuse, et les cellules formant les ganglions nerveux sont des appareils enregistreurs qui, dans le jeu du système nerveux, font entrer comme élément essentiel, le temps.

Sans ces ganglions, une impression, instantanément, se changerait en action réflexe, mais elle est prolongée et comme telle, elle contribue aux résultats donnés par la réunion combinée d'impressions anciennes, comme de celles actuelles. Par leur action mutuelle, ces résultats sont importants à noter.

En vertu de causes génératrices, un acte intellectuel est la résultante d'un acte antérieur, et ce qui est une chimère, c'est la pensée produite *ex-abrupto* par le sujet pensant. Deux esprits placés en un milieu identique et constitués intellectuellement de même, produiraient les mêmes pensées et se développeraient d'une manière semblable ; le sens commun, cette expression vulgaire en est le résultat.

L'état de l'organisme dépend des impressions reçues à l'avance ; les conditions physiques dans lesquelles cet organisme se meut et le milieu ambiant peuvent impressionner aussi, très vivement et c'est ainsi qu'une idée peut avoir deux sortes de causes.

Les impressions reçues par les nerfs de la périphérie, s'emmagasinent dans les ganglions encéphaliques des insectes (le cerveau et ses dépendances) ; ils y conservent les autres impressions que leur ont transmises l'ouïe, l'odorat, la vue à l'aide de leurs organes particuliers. Ces images d'actes accomplis, combinés par leur action mutuelle, leur enlèvent la condition d'automates dans laquelle l'action est instantanément suivie de la réaction. L'action du centre nerveux dépend de l'oxydation, cette condition chimique indispensable à tout animal, quelque degré qu'il occupe dans l'échelle zoologique.

Ne voit-on pas l'appareil nerveux perdre sa puissance chez l'homme, si l'afflux de son sang perd un instant son cours régulier et ce cours augmenté plus qu'à l'ordinaire, devenir plus énergique, ce qui arrive en respirant du protoxyde d'azote. Diminué, l'afflux du sang s'amointrit relativement et dans les deux cas, l'homme cherche le sommeil, ce pondérateur bienfaisant de ses forces.

L'œil est l'organe de l'espace, l'oreille celui du temps, idées spéciales auxquelles se relient toutes les perceptions extérieures à notre organisme ; le toucher ne peut nous donner, du temps et de l'espace, la perception si parfaite que nous procurent l'ouïe et la vue.

L'expérience nous ayant prouvé combien une surface inorganique conserve des impressions telles que celles de la photographie sur une plaque sensibilisée, nos ganglions visuels, si vivants, sont spécialement organisés pour enregistrer les images extérieures ; nous avons en nous un réactif tout puissant, le souvenir des choses passées, qui fait renaître ces images sous l'action de notre volonté.

Tel acte commis il y a dix et vingt ans se représentera à notre œil intérieur, si notre moi évoque cet acte, et il le retrouvera inscrit sur la plaque sensible cervicale qui entoure le cerveau, avec ses phases les plus minutieuses du milieu où il s'est passé, avec le paysage, les gens qui y participèrent, le son de leur voix, la couleur des êtres et des choses. Le passé devient présent.

Le corps astral, ou le périsprit d'Allan Kardec, ou la force extériorisée du colonel de Rochas trouveraient ici leur place naturelle ; ils prouveraient que ce double de notre corps, qui meut notre organisme et met en action la circulation sanguine, est aussi une plaque sensible admirable qui enregistre nos actes, ceux qui méritent d'être retenus dans nos souvenirs ; lorsque l'esprit abandonne le corps charnel dont il s'est servi pendant son incarnation, il emporte, fatalement et logiquement son double, son périsprit, sa plaque sensible et dans l'au-delà sa volonté, puissant réactif, y fera renaître toutes les images enregistrées. Comme un comptable il retrouvera, par doit et avoir, le bilan de son passé, selon l'expérience acquise par ses vies successives ; l'esprit fera son choix et dans une incarnation nouvelle, il sera l'émanation simple et naturelle de ce qu'il a su se préparer, en savoir, en moralité, en sociabilité.

L'homme est l'artisan de son devenir, absolument et cela est logique ; à lui de le bien préparer, en esprit de justice, épris d'amour et de solidarité. Dans son double, cet arcane silencieux, il y a, nettement inscrites, les images micrographiques de tous nos morts et la représentation de toutes les scènes auxquelles nous avons pris une part active. Tout en nous suggère cette vérité : Notre éternité et la vie future. Le mécanisme périsprital nous offrant sans cesse l'évidence salutaire de la réalité de l'avenir, nous conduit insensiblement, invariablement, à la croyance en la venue des fantômes de nos bien-aimés, à la croyance souverainement consolante de l'impérissable.

L'animal automale est celui qui n'a pas encore de mémoire et n'ayant pas d'organes propres à enregistrer les impressions reçues, il doit, en allant, acquérir cet organe supérieur ; il l'a bien, mais embryonnairement. Il faut lui donner le pouvoir de réception des actes accomplis, si rudimentaires soient-ils en montant, peu à peu, tous les degrés de l'échelle zoologique, en s'intellectualisant toujours plus.

Sur cette échelle, l'organe enrégistreur est complet chez l'homme, il a le souvenir, les influences passées et présentes ; sa raison est déterminée par l'expérience acquise, il accroît sa vie individuelle d'une manière continue dans la vie sociale.

L'insecte supérieur a le langage des antennes, le terrien la parole ; l'humanité en ses débuts fut réduite au langage antennal pour transmettre la connaissance d'un individu à un autre ; la tradition seule, transmettait verbalement à une génération les pensées de celle qui l'avait précédée dans la vie terrienne, et ainsi était influencée une manière générale de voir ou de penser. L'écriture seule put alors donner de la durée et de l'extension aux souvenirs. La civilisation ne put se bien développer qu'avec l'imprimerie, cette diffusion populaire du langage écrit et dès lors, toute idée fut conservée, la race humaine gravita vers son unification.

L'esprit dort dans la pierre, rêve dans l'animal, s'éveille dans l'homme, a dit un grand poète allemand, ce qu'avait exprimé avant lui notre Bernard Palissy.

Le monde des insectes c'est l'infini vivant ; la forêt le révèle, ce monde muet qui tant veut parler au monde supérieur si l'on sait écouter sa voix éloquente. Considérez cette équerreur de grès, en pleine forêt, qui répand autour de lui tant de fragments et de poussières, un vrai champ de ruine dont s'emparent avec vigueur les végétaux et une multitude d'animaux ; ils en font une terre à leur usage et la nature leur sourit, car elle se réjouit en constatant que cette substance emprisonnée dans le grès depuis trente ou quarante siècles revienne à la mobilité de la vie universelle. Il y a, là, un monde de mystères et de ténèbres, le grand fleuve vivant des métamorphoses.

(A suivre)

P. G. LEYMARIE.

PSYCHOGRAPHIE (1)

(Suite).

M. George H. Adshead, de Derby, qui a eu toutes les facilités pour faire des expériences avec ce médium, rapporte, à la date des 17 et 18 septembre 1876, un cas très remarquable et de même nature que ceux dont nous nous occupons ici. La séance avait lieu Uttoxeter Road, 27, Derby ; la lumière fournie par des becs de gaz était suffisante. M. Oxley, de Manchester ; Mme Ford ; M. W. C. Adshead, de Belper ; M. et Mme G. H. Adshead, de Derby, étaient présents.

Laissant tout-à-fait de côté les autres phénomènes, je signalerai les deux cas suivants de psychographie, survenus chacun dans une de ces séances. M. Adshead ayant apporté une boîte, la plaça sur la table. Une feuille de papier sur laquelle chacun des membres présents apposa ses initiales fut déposée, avec un crayon de mine de plomb, dans la boîte, qui fut attachée avec soin par des rubans noués et scellés à chaque entrecroisement. Quand la boîte fut ouverte de nouveau on trouva sur le papier les diverses phrases dictées par les membres présents.

Après cela, M. Adshead nettoya une ardoise, posa sur elle un bout de crayon et l'introduisit sous la table, en l'appliquant fortement contre la face inférieure de la tablette. Monck la tenait par l'autre extrémité. Voici comment M. Adshead raconte ce qui survint alors :

« Nous demandâmes que les phrases suivantes fussent écrites sur la face supérieure de l'ardoise : Les choses anciennes ont disparu. — Bienheureux sont ceux dont le cœur est pur, car ils verront Dieu. — On entendit alors le

(1) Voir la *Revue* de novembre 1900.

crayon écrire et l'on trouva les phrases ci-dessus tracées en caractères clairs et nets.

On répéta l'expérience et cette fois ce fut M. Oxley qui tint l'une des extrémités de l'ardoise. On entendit encore le crayon écrivant et l'on trouva sur la face restée nette les phrases proposées par un des membres de la réunion. Mon frère n'abandonna pas un seul instant l'ardoise depuis le moment où, après l'avoir nettoyée, il l'introduisit sous la table, jusqu'au moment où il l'en retira couverte d'écriture. M. Oxley affirme également qu'il observa les mêmes conditions. L'un et l'autre sentirent le Dr Monck tirer vigoureusement sur l'un des bouts, tandis qu'ils faisaient un effort égal sur l'autre bout, de telle sorte qu'il était tout à fait évident que l'une des mains du docteur n'était pas libre et que l'on voyait l'autre posée sur la table.

Deuxième séance, le 18 septembre. — Huit personnes étaient présentes : trois dames et cinq messieurs. Une dame que le Dr Monck n'avait jamais vue, tenait une ardoise que lui avait passée un des assistants. Elle l'examina avec soin, et la trouva parfaitement nette : il ne fut plus possible de retrouver le fragment de crayon d'ardoise qui était déposé sur la table quelques minutes avant le début de la séance. Un des témoins émit l'idée que la preuve serait excellente s'il était fait usage d'un crayon de mine de plomb.

En conséquence on place un crayon de mine de plomb sur l'ardoise et la dame les tient sous la table. On entend aussitôt le bruit de l'écriture et en quelques secondes un message se trouve tracé, remplissant tout un côté de l'ardoise. Les caractères sont écrits en mine de plomb, ils sont fort tenus et fort nets et traitent d'une question strictement privée. On trouve dans ce cas trois éléments de preuve : 1° L'écriture a été obtenue sans qu'aucun médium ni aucune personne autre que la dame en question ait touché l'ardoise, depuis le début jusqu'à la fin ; 2° elle fut écrite à la mine de plomb, sur la proposition spontanée d'une autre personne également étrangère au médium ; 3° elle a servi à transmettre un message convaincant, traitant d'une question tout-à-fait privée. Le Dr Monck ne toucha même pas l'ardoise, depuis le commencement jusqu'à la fin. »

M. E. H. Valter, Belgrave Road, 51, Birmingham, constate le même résultat. La production de l'écriture pendant la durée du phénomène a été constatée par les sens de l'ouïe et du toucher.

« Le Dr Monck demanda que l'une quelconque des personnes présentes voulût bien essuyer une petite ardoise pliante. Ceci fait, il posa un petit fragment de crayon d'ardoise entre les lames de l'ardoise et la referma. Il la posa ensuite sur la tête de l'un des assistants et demanda aux autres d'y imposer les mains, de façon à bien s'assurer qu'on ne l'enleverait pas. Les personnes présentes entendirent alors le crayon qui écrivait entre les lames, tandis que la personne sur la tête de laquelle l'ardoise était placée pouvait

en même temps sentir la pression exercée par le crayon en écrivant. Le temps employé à écrire le message ne fut que de quelques secondes, beaucoup moindre en tous cas que celui qu'il eût fallu à une personne quelconque. Cette manifestation se produisit en pleine lumière, de telle sorte que tous les mouvements du Dr Monck purent être observés d'aussi près que possible. Voici quelques-uns des messages transmis ainsi. Les mots soulignés ou écrits avec une capitale étaient ainsi sur l'ardoise.

« La vérité est *carrée en tous sens* et ne peut être *déplacée* ».

« Saml. »

« La Vérité est Grande et doit l'emporter ».

« Saml. 21 août 1876. »

« Nous vous aimons et vous accompagnons partout, recherchant votre bien et coopérant activement avec vous dans chaque bonne parole et chaque bonne action. »

« Saml. Mardi soir, 22 août 1876 ».

« Il est aussi difficile d'enlever à l'humanité la croyance dans la réalité des relations avec le monde des Esprits, que d'enlever la lumière du jour de cette chambre ».

« Saml. Mardi matin, 22 août 76 ».

Cette dernière communication fut donnée le 22 août au matin. Nous venions justement de faire remarquer entre nous que l'éclat des rayons du soleil étaient plutôt gênants, de telle sorte que le message venait à propos. Beaucoup d'autres messages furent transmis, dont quelques-uns écrits sur des feuilles de carnet marquées par tous les assistants, de façon à s'assurer que d'autres feuilles ne pourraient y être substituées et c'est dans ces conditions que des messages furent donnés en pleine lumière, tandis que les mains du Dr Monck restaient parfaitement en vue. »

Ces messages ou écrits étaient quelconques et je n'attribue aucune importance à leur sens. Je me borne à fixer mon attention sur le fait même de leur production et je renouvelle l'expression de mon désir de voir résolue la question suivante : *Comment* l'écriture peut-elle se produire dans ces circonstances ? Dire que le contenu des communications est inepte ne fait pas que le fait de l'écriture n'existe pas. Par quelle méthode est-elle produite ?

Je n'ai jusqu'ici parlé que de Slade et de Monck comme agents de transmission de cette force et comme les psychistes dans la présence desquels se produisent les phénomènes. Quoique, grâce à leur supériorité en présence du public, ils soient capables de nous fournir les preuves les plus précieuses, il ne faudrait pas supposer qu'on ne trouve pas chez certains autres d'abondants exemples de faits de même nature. Il m'est fort difficile de rapporter des cas dans lesquels les Psychistes n'agissaient pas en public. Pour de

graves raisons des dames et des messieurs ne vont pas exposer volontiers ce qui les concerne à la curiosité d'un public qui, trop fréquemment, accueille les informations qu'on lui fournit avec un regard sceptique ou une insinuation d'erreur ou d'imposture. Lorsque les faits en eux-mêmes seront suffisamment admis pour qu'une profession de foi dans leur réalité cesse d'être une tare aux yeux de la société ou une présomption d'affaiblissement intellectuel, bien des personnes se hasarderont à apporter leur témoignage. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'ils ne le fassent pas encore, mais les faits n'en existent pas moins, quoique l'on ne puisse les invoquer comme preuves. Ils se produisent dans l'intimité de la vie privée; ils sont constatés par beaucoup de familles, au sein desquelles aucun étranger ne peut être admis et où rien ne vient aider à l'évolution des phénomènes.

Je possède les récits d'expériences faites avec deux psychistes américains et je vais les apporter ici en confirmation des précédents. Le premier est dû à l'honorable J. L. O' Sullivan, récemment ministre américain près de la cour de Portugal, qui expérimenta avec Mme Harman de San Francisco. La faculté de provoquer les phénomènes se développa chez elle dans l'espace de trois semaines et fit des progrès extrêmement rapides. Il est bon de remarquer que le bruit produit par l'acte de l'écriture était différent de celui que l'on entendait avec Slade, quoique le bruit produit par l'écriture cursive pût être reproduit à volonté.

Voici le récit de M. O' Sullivan :

« Le mode opératoire était le suivant : L'ardoise préalablement lavée et essuyée, portant un morceau de crayon d'abord très petit comme ceux de Slade et plus tard beaucoup plus grand, pour obéir à une indication reçue, était tenue sous une table ordinaire, à quelques pouces au-dessous de sa face inférieure. Mme Harman tenait un des coins entre le pouce et les autres doigts, tandis que je tenais légèrement entre les miens le coin opposé en diagonale. Nos mains libres reposaient sur le plateau de la table. Dans ces conditions il est bien clair que si elle avait relâché ses doigts pour leur faire faire toute autre chose, l'ardoise fût immédiatement tombée à terre, tant je la tenais légèrement.

« Bien plus, je demandai une fois que l'on me touchât la main et il me fût répondu d'étendre ma main toute grande sur la surface de l'ardoise. Je le fis et en ce moment l'ardoise n'était plus supportée que par le coin tenu par Mme Harman. Ma main fut alors touchée, caressée, maniée, une bague me fut enlevée du petit doigt et, à ma demande jetée sur l'ardoise, puis reprise et passée de nouveau à mon doigt, malgré la petite difficulté pour franchir l'articulation.

« A plusieurs reprises le médium tint l'ardoise posée à plat sur la paume étalée de sa main et me demanda d'étendre ma main au-dessous de la sienne

dont le dos reposait alors dans la paume de la mienne, les deux mains se trouvant de la sorte unies pour maintenir l'ardoise à un ou deux pouces au-dessous de la face inférieure de la table. Ces deux façons de tenir l'ardoise constituaient bien certainement les deux éléments de preuve les plus efficaces pour démontrer l'impossibilité absolue pour le médium, soit de toucher ma main, d'enlever ma bague, soit d'écrire aussi abondamment que nous le verrons bientôt. A coup sûr, rien de tout cela n'a pu être exécuté par la main d'un mortel. J'étais seul dans la pièce avec le médium, la table était une table toute ordinaire, posée sur un tapis d'une seule pièce. Est-ce que le Dr Carpenter trouve que cela rentre dans les fonctions de la *Cérébration inconsciente* ?

« Il y eut encore dans notre façon de procéder un autre point par lequel nous avons différé du procédé du Dr Slade. Tandis que l'ardoise était sous la table, nous n'avons pas entendu le grattement du crayon pendant qu'il écrivait, *mais une succession précipitée de petits coups sur l'ardoise*, qui pour tout le monde aurait rappelé le crépitement de l'électricité. Ensuite on entendit trois grands coups et le bruit de la chute du crayon sur l'ardoise comme signal de la fin de l'opération. On retirait alors l'ardoise et on y trouvait le message toujours nettement écrit. Cependant comme je faisais une fois remarquer combien ce phénomène différait de celui que l'on observait avec Slade et avec Mme Francis, autre médium écrivant sur l'ardoise, à San Francisco, la première fois que le phénomène se reproduisit, on entendit d'abord la rapide succession de petits coups, puis le bruit du grattement d'un crayon écrivant comme pour prouver qu'ils pouvaient à volonté produire aussi facilement l'un que l'autre procédé.

« Il est à noter que les communications d'une certaine étendue devaient être données en plusieurs fragments; même il arrivait souvent qu'une phrase devait être partagée par le milieu. Le signal d'arrêter était donné, comme pour se reposer et reprendre des forces. On en verra plus loin des exemples. Il était rare que plus de vingt à vingt-cinq mots fussent tracés sans un temps d'arrêt suffisant pour me permettre de lire, d'effacer, de nettoyer l'ardoise et de la réintégrer dans sa position sous la table. On eût dit qu'il s'écoulait du bras du médium une force quelconque, analogue à l'électricité, pour charger l'ardoise et le crayon d'une sorte de pouvoir spirituel, qui créait les conditions grâce auxquelles les mains des esprits devenaient capables d'agir. Je répète qu'il est absolument certain qu'aucune main mortelle n'est intervenue et n'aurait pu intervenir. »

Dr DUSART.

LE RÊVE DU MARÉCHAL BLUCHER

Le maréchal Blucher, prince de Wahlstadt, général en chef des armées prussiennes pendant les campagnes de 1813, 1814 et de 1815, se retira, après la bataille de Waterloo, dans une magnifique maison de campagne qu'il affectionnait beaucoup, à Kreblowitz en Silésie ; il y menait une vie tranquille et retirée.

Malgré plusieurs lettres d'invitation de Frédéric Guillaume III, le maréchal Blucher refusait obstinément de se présenter au palais du roi.

Après de longs pourparlers, et de vains efforts du souverain pour l'attirer à la cour, Frédéric Guillaume alla faire une visite à son général favori à Kreblowitz ; il le trouva bien portant mais plongé dans une profonde tristesse. Le roi le questionna sur les causes de cette tristesse ; Blucher lui raconta ce qui suit :

Lorsque jeune encore il servait dans un régiment de hussards, en Suède, il fut fait prisonnier par les Prussiens, à la bataille de Suckow, le 29 août 1760. Ayant demandé l'autorisation d'aller visiter sa famille, elle lui fut accordée, à la condition d'accepter un emploi dans l'armée prussienne, dans le régiment de Belling. Blucher consentit, obtint la permission et partit en Silésie. Arrivé devant la maison paternelle, il appela à plusieurs reprises, et ne recevant pas de réponse, il se décida à enfoncer les portes ; il courut à la chambre de son père et le trouva, ainsi que sa mère et ses frères, profondément affligés. Tous refusèrent ses caresses avec indignation.

Blucher se jeta alors aux genoux de sa mère et voulut l'embrasser, mais à peine avait-il touché sa main que les vêtements qu'elle portait tombèrent, et Blucher ne trouva dans ses bras qu'un squelette.

Il entendit alors des rires moqueurs et sa famille disparut dans l'espace.

« Sire, ajouta le maréchal, voilà juste trois mois, j'ai vu en rêve cette scène se reproduire, exactement... Mes parents et mes frères m'ont dit alors : « Nous nous rencontrerons une autre fois, le 11 août... mais nous sommes aujourd'hui au... »

A ces mots le maréchal pâlit, se renversa sur le dos du siège sur lequel il était assis, et lorsque Frédéric Guillaume s'approcha de lui, il ne trouva qu'un cadavre.

JOSEPH DE KRONHELM.

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE DES SCIENCES OCCULTES (*Suite*).

PALMOSCOPIE. — Divination tirée des palpitations ou secousses des parties de la victime égorgée pour le sacrifice et que l'on comptait sur les doigts de la main d'où le terme de *Palmicum* (1) employé également pour ce genre de divination qui faisait donc partie de la science augurale.

PALOMANCIE. --- Divination analogue à la RHABDOMANCIE (voyez ce mot) ou Divination à l'aide d'un bâton.

PARTHENOMANCIE. — Divination au moyen de laquelle on s'assurait si une jeune fille était ou n'était pas vierge. — C'était aussi une divination tirée des signes mêmes de la virginité, de la membrane hymen.

PÉGOMANCIE. — Divination au moyen des Sources; on utilisait plusieurs modes de divination ou plutôt de consultations, mais le plus répandu consistait à jeter dans le creux de la source ou sur ses bords des poteries à goulots et le devin étudiait la manière dont l'air des poteries s'échappait de ces goulots, de la forme et du nombre de bulles qu'ils fournissaient.

On utilisait également la surface des eaux, comme miroir, et Pausanias nous apprend qu'on y lisait ainsi l'avenir et que la Pégomancie tenait chez les Grecs le milieu entre la captromancie (divination par le miroir), et l'hydromancie (divination par l'eau) puisque ce genre de divination consistait à faire flotter un miroir attaché à l'aide d'une cordelette sur la surface des eaux de Patras. — Quand sur la surface des eaux le devin voyait soit l'image d'une personne vivante, soit celle d'un mort, il prédisait au consultant une bonne santé ou la mort. Nous ne pouvons insister ici dans une œuvre très synthétique, mais la divination au moyen de l'eau renferme des données extrêmement curieuses.

PÉRATOSCOPIE. — Divination qui consistait à inspecter les airs et la forme des nuages.

PETCHIMANCIE. — Divination accomplie au moyen des vergettes ou des brosses d'habits; quand ceux-ci ne peuvent se vergetter, le vulgaire croit voir à cela un signe de pluie.

PETTIMANCIE. — Divination au moyen de dès agités dans un cornet et que l'on rejette sur un plan quelconque.

PHILLOMANCIE, voir le terme suivant.

PHILLORHODOMANCIE. — Divination appliquée surtout par les Grecs de l'antiquité au moyen de feuilles de roses; on la pratiquait de diverses manières, l'une d'elles consistait à placer sur le front une feuille de rose bien

(1) CIE. — *De fat* 5. — *Tusculum* I V, 7. — SÉTONE, *Til* 2. — JUVÉNAL, *satire* IV 581. — VELL. PATERCULUS, II, 24.

concave et qu'on frappait ensuite avec le plat de la main pour lui faire rendre un bruit. — Ce dernier mode se nomme **PHYLLOMANCIE**.

PISOMANCIE. — Divination au moyen de pois secs qu'on lançait sur une surface quelconque et suivant la manière dont ils tombaient, le devin tirait des présages.

PNÉOMANCIE. — Divination accomplie en regardant des objets apparaissant dans un horizon, oiseaux, chevaux, navires, etc.

PSÉPHOMANCIE ; Psephos. — Divination au moyen de cailloux qu'on enterrait dans le sable humide et qu'on déterrait ensuite, l'humidité produisait sur leur surface des sortes de dessins, marques ou signes, desquels le devin tirait ses pronostics.

PSYCOMANCIE. — Évocation des âmes, des Esprits ; ce terme est donc synonyme de **NÉCROMANCIE** (voy. ce mot.)

PTARMOSCOPIE, — Divination pratiquée en observant divers modes d'éternuements, leur force, leur fréquence etc., etc.

PYROMANCYÉ. — Divination pratiquée au moyen du feu, en grec πυρμαντικός. Ce genre de divination aurait été imaginé par Amphiaraus.

RAPSODOMANCIE. --- Divination qu'on accomplissait au moyen des Rapsodies, c'est-à-dire qu'on tirait au sort dans le livre des Rapsodes, principalement dans les livres d'Homère et de Virgile. On ouvrait ces livres au hasard et le premier vers qui se présentait à la vue du devin était considéré comme un oracle venant des Dieux mêmes. — On dit aussi **STOICHEIOMANCIE**.

RÉGALOMANCIE — Divination pratiquée à l'aide d'osselets, de billes. de petites balles, etc.

SCIAMANCIE ou **SCIOMANCIE**. — Divination par le simulacre du corps évoqué, afin d'apprendre les choses de l'avenir. — La Sciomancie est donc une subdivision de la **NÉCROMANCIE**.

SPOKANOMANCIE ou **SPODOMANCIE**. — Divination en usage dans l'Antiquité et pour laquelle on utilisait les cendres des sacrifices ; encore aujourd'hui, ce genre de divination est pratiquée dans quelques parties de l'Allemagne mais en se servant des cendres de foyers ordinaires.

Voici comment se pratique ce mode de divination : Avec le bout de l'index, on écrit sur la cendre exposée en plein air, ce que le consultant désire connaître ou savoir. On laisse aux cendres aspirer l'humidité de la nuit et le lendemain matin, ce qui reste des caractères tracés ou ce qui en a disparu, sert au devin à tirer des conclusions.

STERNOMANCIE. — Divination à l'aide du sternum, du ventre, bien souvent le sternomancien n'est qu'un simple ventriloque.

STOICHEIOMANCIE, voy. **RAPSODOMANCIE**.

STOLISOMANCIE. — Divination au moyen des accidents qui peuvent survenir dans la manière de s'habiller, un bas ou une chaussette mis à l'envers, un

soulier droit mis au pied gauche etc., tous les accidents de ce genre servent au devin à tirer ses pronostics.

SYCOMANCIE. — Divination au moyen des feuilles de figuier, elle se pratique de diverses manières.

TÉPHRAMANCIE. — Divination accomplie au moyen des cendres qui provenaient des victimes des sacrifices. — Il ne faut pas confondre ce terme avec ceux de **SPODOMANCIE** et **SPODANOMANCIE** ; voy. ces mots.

TÉRATOSCOPIE. — Ce mot ne désigne pas comme l'ont dit certains auteurs une forme ou un mode particulier de divination, mais la Divination toute entière aux prises avec le Merveilleux.

Par exemple, le devin tire de certains présages, de spectres ou de fantômes qu'il voit ou qu'il entend seulement dans les airs. — Il en tire également de certains accouchements monstrueux, de pluies de petites pierres ou de sang, des batailles et des combats d'armées aériennes fantastiques, dont on entend seulement le cliquetis des armes dans les nuées, etc., etc.

Pistorius (De la Magie chap. X) attribue à ce terme l'action de rendre des oracles dans un air conjuré.

D'autres auteurs considèrent la Tératoscopie, comme une subdivision de l'Aéromancie, car c'est dans l'air qu'on entend les bandes des cavaliers armés, des guerriers, des combats et des chasses merveilleuses aériennes, etc. ; d'après les mêmes auteurs, les présages que le Devin tire des comètes et des météores sont autant de faits relevant de la Tératoscopie.

TIROMANCIE. — Divination qu'on tirait par divers moyens en employant des fromages.

URANOMANCIE. — Divination par l'inspection des astres. — Ce terme est donc synonyme de **ASTROLOGIE** (voyez ce mot) mais avec une acception beaucoup plus restreinte.

VERRE D'EAU. — Variété de divination de la *Lecanomancie*, de la *Captromancie* et de l'*hydromancie*, en effet, ici le bassin ou vaisseau est remplacé par un verre d'eau.

Ce mode de divination remonte à la plus haute Antiquité, puisque c'est à l'aide d'une coupe remplie d'eau que du temps de Joseph, intendant des Pharaons, que les Devins et les Magistes prédisaient l'avenir. De nos jours, il existe des mediums au verre d'eau ; l'un d'eux, la regrettée Antoinette Bourdin a écrit des romans et un traité : *Le medium au verre d'eau*, qui est devenu fort rare.

Une carafe d'eau servait à Cagliostro pour le même genre de divination. On peut utiliser de même les boules de verre et mieux les boules de cristal, des surfaces métalliques brillantes planes, convexes ou concaves. — Voir *supra* **HYDROMANCIE**, **LÉCANOMANCIE** et **PÉGOMANCIE**.

XILOMANCIE et **XYLOMANCIE.** — Divination pratiquée à l'aide de fragments de

bois. Le devin examine la juxtaposition des fragments qu'il rencontre sur son chemin, leur combustion, celle de branchages ou les bois qui brûlent dans un foyer.

Comme on peut voir par ce qui précède, les modes de Divination sont aussi nombreux que variés et nous ajouterons que bien qu'ayant énuméré un assez grand nombre de divinations (102 exactement) nous sommes loin de prétendre de les avoir tous énumérés, car suivant le médium ou devin les matières et les moyens sont très-divers ; ainsi nous avons vu très-souvent plus de cent fois peut-être un excellent médium, une dame lire le passé, le présent et l'avenir dans un petit verre de chartreuse ; c'est on le voit une variété du médium au verre d'eau. — Et combien d'autres modes encore pourrions nous ajouter à la longue nomenclature qui précède, mais il faut savoir se borner, ne serait-ce que pour justifier notre prétention de faire une *Petite Encyclopédie synthétique*.

CHAPITRE IV

DES ORACLES ET DES SIBYLLES

Chez tous les peuples et dans tous les temps, l'homme a pensé qu'une Providence veillait sur lui et cela d'une manière constante, afin de le protéger et l'avertir aussi de ses destinées. De là, les bons et les mauvais présages que l'homme s'est efforcé de tirer de l'apparition de météores, ou autres corps célestes, ou de la rencontre d'objets divers, animés ou inanimés.

Le nombre des présages, dont on peut tirer des signes pour prédire l'avenir est incalculable. Dans le précédent chapitre, nous avons vu combien étaient nombreux les modes de Divination ; le nombre des Oracles est de même très considérable. L'Antiquité a eu des Oracles célèbres en très grand nombre et ceux de nos lecteurs qui désireraient connaître la Divination et les Oracles dans l'Antiquité, n'auraient qu'à étudier le bel ouvrage de Boucher Leclercq sur la matière. C'est là un véritable monument et jamais aucun auteur ne saura faire mieux, ni plus complet.

Pour nous, notre étude doit être infiniment plus modeste, cependant nous espérons donner à nos lecteurs un enseignement suffisant sur la question.

Depuis que le monde existe, les hommes ont toujours eu des oracles ; ils ont toujours entendu des voix mystérieuses sortir des sanctuaires ou de la statue d'un Dieu et parler en son nom. — En d'autres circonstances, le Dieu s'est servi directement de l'organe d'un devin (homme ou femme) pour révéler l'avenir. Nous n'avons pas à nous occuper ici des fraudes qui ont pu être faites ou qui l'ont été dans les temples, mais nous devons affirmer que des *médiums entrancés*, ce qu'on nommait dans l'Antiquité des *Pythonisses*

ont réellement prophétisé sous l'influence d'un Esprit quelconque. C'est là un fait indubitable ; aussi ne saurait-on le mettre en doute.

Qu'il y ait eu des fraudes et des abus ? C'est bien certain, mais ceci ne peut faire douter un instant de la réalité des oracles.

Nous ajouterons que les moyens ou agents physiques employés pour provoquer une exaltation passagère, loin d'être des moyens de fraude étaient au contraire un des modes sûrs de provoquer des révélations, des prophéties.

Ainsi de nos jours encore, des peuplades sauvages se procurent une ivresse prophétique, en respirant la fumée de résines ou de certaines plantes psychiques, beaucoup de tribus utilisent dans ce même but la fumée du tabac.

Des peuplades de l'Océanie emploient la *Cava*, sorte de boisson énivrante. Les Kamtchadales utilisent une sorte de champignons vénéneux qui produit des effets aussi énergiques que rapides.

Les Oracles anciens les plus célèbres étaient ceux de Dodone, de Jupiter Ammon, de Delphes, de Trophonius et d'Apollon Clarien. Pour consulter les oracles, il fallait avoir un certain courage. Pausanias nous a conservé les pratiques qu'il fallait employer pour interroger la Divinité. On commençait par adorer la statue du Dieu, puis on descendait dans une sorte de caveau ou grotte, qui affectait la forme d'un four et le consultant devait s'être muni d'une boule de pâte pétrie avec du miel. Il glissait ainsi dans la caverne ou grotte où il était entraîné au fond par une force inconnue. Alors l'oracle lui était révélé, soit par la vue, soit par l'ouïe, ou encore par les deux organes à la fois ; souvent le consultant au sortir de ce lieu sombre prophétisait.

De tous les Oracles de l'Antiquité, le plus célèbre était celui de Delphes ; l'emplacement sur lequel s'éleva le temple fut découvert par des chèvres qui furent étourdies par l'air asphyxiant que dégageait en cet endroit la terre.

L'oracle était rendue par une femme dénommée *Pythie*, qui rendait des oracles en vers, au nom d'Apollon Delphien. Elle était assise sur un trépied placé tout près du sanctuaire et les jambes écartées de façon à recevoir *intérieurement* les vapeurs qu'exhalait le sol, vapeurs qui passaient à travers des dalles percées de trous.

Peu de temps après que la Pythie était montée sur son trépied, une sorte de frénésie, d'exaltation s'emparait d'elle, et lui permettait de prophétiser plus ou moins longuement, suivant sa force de résistance et son tempérament.

Ses vers bien qu'inspirés, étaient parfois médiocres, ce qui fournissait le prétexte à des railleries que ne manquaient pas d'adresser au Dieu les philosophes Epicuriens. Enfin nos lecteurs n'ignorent point que parfois les réponses de la Pythie étaient si ambiguës qu'on n'y comprenait pas

grand'chose, ou qu'on pouvait les interpréter de plusieurs manières à la fois.

Hérodote qui donne une commune origine aux Oracles de Dodone et de Jupiter Ammon, nous montre par là qu'il existait une ancienne révélation commune à ces deux oracles. Il paraît en effet, que les voix prophétiques n'étaient perçues au milieu des chênes de la forêt de Dodone, qu'après avoir entendu une violente percussion exercée sur les vases d'airain suspendus aux arbres.

Cette tradition sur les oracles est une des plus anciennes que l'on connaisse, car nous possédons fort peu de détails sur les oracles rendus dans les cryptes égyptiennes ; nous savons cependant que dans le temple de Sérapis, les malades qui consultaient le Dieu sur leurs maladie, recevaient en songe la réponse c'est-à-dire la recette du remède qu'ils devaient faire pour obtenir leur guérison.

Nous ne connaissons pas d'oracles chez les Hébreux ; mais un grand nombre d'Archéologues pensent que les enfants d'Israël, à une certaine époque de l'année se plaçaient dans le temple auprès du Propitiatoire et qu'ils entendaient une voix mystérieuse qui rendait de véritables oracles.

Nous avons mentionné naguère Hérodote, nous dirons ici que le même auteur nous apprend qu'au huitième étage de la Tour de Bélus à Babylone, se trouvait un lit magnifique sur lequel venait chaque nuit reposer une femme choisie par le Dieu.

L'oracle de Saturne à Alexandrie était très renommé et c'était Tyrannas, le prêtre intermédiaire du Dieu qui désignait les femmes qui devaient recevoir du Dieu, l'oracle.

Disons qu'en général, les oracles n'étaient le plus souvent qu'inspiré par les prêtres et ne reposaient dès lors, sur aucune observation physique ou physiologique, sur aucune méthode précise.

Le grand art oraculaire, consistait à faire dire à la Pythie des réponses assez ambiguës, afin de pouvoir les utiliser aux fins et désirs des prêtres du temple.

SUR LES SIBYLLES.

L'origine des Sibylles est environnée de mystères, quelques auteurs de l'Antiquité (Platon et Aristote entre autres) parlent bien de ces merveilleuses Prophétesses, mais ils ne nous apprennent point leur origine.

Selon Varron, on ne compterait que dix sybilles mais en réalité, il en a existé douze comme nous le verrons à la fin de ce qui les concerne. Celle qui jouissait de la plus grande célébrité c'était la *Sibylle de Cumes*, qui écrivait ses prophéties au dire de Virgile sur des feuilles qu'emportait le vent. C'est cette Sibylle qui vendit à Tarquin les *Livres Sibyllins* qu'on ne consultait que lors des grandes calamités publiques.

Il était défendu sous peine de mort de donner copie des livres de la Sibylle de Cumes, qu'on dénomme également Amalthée, Démophile et Hérophile. — On a fait circuler un grand nombre de prophéties plus ou moins apocryphes, qu'on a attribuées aux Sibylles. Mais nous savons positivement que les livres Sibyllins ont été détruits, ils étaient au nombre de 9 ; 6 furent détruits par la Sibylle elle-même, parce que par deux fois ils avaient été refusés et que chaque fois, elle en brûlait trois : enfin les trois derniers auraient été détruits sous Sylla. Ce fut une grande perte pour la science historique, car ces livres renfermaient des poèmes, cosmogoniques et historiques relatifs à l'origine des Étrusques, qui après les Celtes étaient le plus ancien peuple de ce qui fut plus tard l'Europe. — Bien que les livres Sibyllins aient été détruits sous Sylla ; on en brûla encore (les derniers dit-on) sous Honorius. Ceux-ci ne devaient être que des copies ou même des contrefaçons, nous ne savons rien de positif à cet égard, si ce n'est que ce fût par les ordres de Flavius Stilico, beau-père d'Honorius, qu'ils furent brûlés en l'an 390.

Les Druidesses qui avaient leur principal collège dans l'île de Sein passent pour avoir été des Sibylles Gauloises, qui prophétisaient par l'inspection des eaux ou autres moyens ; elles étaient en tous cas de véritables oracles vivants, qui ne prophétisaient qu'avec le secours des voies intérieures, qu'elles entendaient fort bien et qui leur inspiraient tous leurs oracles.

Comme nous l'avons dit plus haut, il a existé en réalité douze Sibylles : celle de Perse, de Lybie, de Delphes, d'Erythrée, celle de Samos et de Cumes, de l'Hellespont, de Phrygie, de Libur, dénommée Albumée, celle d'Épire, enfin la Sibylle Cimmérienne et la Sibylle Égyptienne.

En résumé, les Oracles et les Sibylles de l'Antiquité fournissaient des présages et donnaient des pronostics ; ils étaient secondés par les augures, les aruspices et les auspices.

Les augures, nous le savons, prophétisaient en étudiant le chant des oiseaux et la manière dont ceux-ci mangeaient. — Les augures et les aruspices formaient un des corps importants de l'État, c'était un corps sacerdotal dont les décisions avaient une grande influence sur les grands événements politiques. — Les augures à l'origine de leur création n'étaient qu'au nombre de trois, par la suite, ce nombre s'accrut considérablement, mais ils portèrent toujours le *pedum* ou bâton recourbé (l'origine de la crosse épiscopale) que leur avait donné Romulus, fondateur de Rome, comme insigne de leur dignité.

Il y avait deux espèces d'augures ; l'*augure* proprement dit et l'*aruspice*, qui fournissait respectivement l'augure ou prophétie qu'on tirait du chant des oiseaux, et l'auspice qui était l'inspection de leur vol. L'auspicisme

chez les Celtes au dire de quelques auteurs consistait non seulement à inspecter le mouvement des victimes destinées au sacrifice, ainsi qu'à examiner leur entrailles, mais, il aurait également interrogé les entrailles d'un homme égorgé sur l'autel. Ceci est contesté, à moins que la victime eût été un condamné à mort pour crimes ou forfait.

Disons en terminant que si d'après Caton, les augures ne pouvaient se regarder sans rire, Cicéron qui faisait partie du Collège des augures ne professait pas beaucoup d'estime pour ses collègues.

ERNEST BOSC.

THÉORIE DE LA RÉINCARNATION. SES DÉFENSEURS ET SES DÉTRACTEURS

(Voir la « Revue » de novembre 1900).

Le jour de l'anniversaire de l'avènement du spiritualisme à Kansas City, Etat du Missouri, une dame quakeresse S. C. Ely de Rosendale, a soulevé parmi les auditeurs un intérêt d'une importance considérable par la largeur de ses vues autant que par sa logique sur la doctrine de la Réincarnation. Nous en donnons ci-dessous le résumé.

Suivant elle, cette théorie n'est basée que sur des arguments captieux. Je ne puis, dit-elle, admettre qu'il soit nécessaire et utile pour le bien de l'homme qu'il ait plus d'une famille, pas plus que je ne comprends qu'il y ait progrès dans ces renaissances continues et indéterminées aux principes primitifs. Je suppose, pour un instant, que j'ai été un esprit assujéti aux lois de la réincarnation. Ma première épreuve se fit dans une famille de fermiers aisés, certain jour du mois de juin. La nature était dans toute sa splendeur ; c'était partout un rayonnement de lumières qui remplissait mon âme de délices, et mes sens aspiraient à longs traits l'air embaumé des parfums des fleurs. Mon père et ma mère étaient unis par les liens de l'amour les plus sacrés ; leur exemple et leurs conseils salutaires firent germer dans mon cœur, dès mon berceau, des sentiments d'affection et de bienveillance pour tous les êtres vivants, et les premières années de mon enfance s'écoulèrent sans larmes et sans chagrin.

Quand j'eus atteint l'âge de 15 ans, on m'envoya à l'école où je fis des progrès rapides. Malheureusement, mon maître ne connaissant pas ma nature eut le grand tort de chercher à développer mon esprit aux dépens de mon corps. Il ne me fit faire aucun exercice physique ; de sorte que ma santé ne tarda pas à s'altérer au point que je fus obligé de renoncer à mes études et que j'en mourus.

— Peu de temps après mon passage dans le monde invisible, je fis la rencontre d'un réincarnationniste qui me conseilla de retourner sur cette

terre et de m'incorporer cette fois dans une famille de gentilshommes nobles et instruits ; je suivis ses suggestions et ses conseils, mais au lieu d'y trouver la liberté et l'indépendance, je fus assujéti à toutes les exigences étroites et mesquines du grand monde ; de sorte qu'au lieu de grandir dans l'épanouissement de toutes mes facultés, mon intelligence s'étiola. J'étais le seul héritier d'une fortune immense qui devait me procurer tout le luxe et le confort des riches ; mais cette vie d'oisiveté et d'abus des plaisirs non seulement m'avait endurci le cœur et rendu égoïste, elle avait, en outre, contribué à délabrer mon organisme et conduit à une mort prématurée.

Dans ma nouvelle transmigration, je me trouvai encore une fois dans un milieu de réincarnationnistes qui me persuadèrent que la vie de cultivateur était préférable à toutes. J'eus la faiblesse de céder à leurs sollicitations, mais comme l'existence que je venais de mener m'avait rendu paresseux et incapable de tout travail, je me laissai aller à mes anciens penchants et me livrai au vagabondage le plus complet ; je m'étais persuadé que le monde me devait des moyens d'existence et que les riches devaient partager avec moi les biens qu'ils avaient en abondance.

Ces principes de socialisme m'avaient fait prendre la société en haine et pour me venger de l'injustice du sort, je tuai un de mes semblables. Comme de raison et suivant votre odieux code des lois qui est à vos yeux la plus haute expression de votre civilisation, je fus condamné à mort et pendu, (c'est ce que nous considérons, nous, comme un reste de barbarie des temps anciens. O mortels ! quelle erreur est la vôtre ! Instruisez les coupables qui ne sont que des ignorants ; mais ne les tuez pas).

Quand j'arrivai pour la troisième fois dans le monde des esprits je me trouvai de nouveau dans la même perplexité et ne sus à quel parti m'arrêter. En me voyant dans cet état d'hésitation et d'anxiété, un des réincarnationnistes me donna le conseil de passer dans le corps d'un enfant hindou. Je me laissai encore persuader et je transmigrâi dans le corps d'un enfant mâle afin de jouir de tous les avantages accordés au sexe masculin, aux Indes.

Pourtant, je fus bien loin d'y trouver le bonheur ; car une certaine année, le riz qui constitue la nourriture principale de ses habitants vint à manquer et je fus, avec des milliers d'autres, une des victimes de la disette qui régnait et je mourus de faim.

Pour dire la vérité, cette nouvelle épreuve de la vie terrestre n'avait amené aucun progrès dans l'évolution de mes facultés spirituelles. — J'en subis maintes autres dans la suite et d'espèces diverses ; mes parents furent tour à tour des riches, des pauvres, des saints et des pécheurs ; je devins l'enfant d'ouvriers, de mécaniciens, d'écrivains, d'avocats, de médecins, de ministres ; mais en dépit de toutes ces transmigrations qui avaient duré des milliers d'années, je ressemblais toujours à un oiseau qui essaie de

voler ayant les ailes coupées. J'avais été réincarné si souvent que j'avais perdu les traces primitives de ma famille, car d'autres enfants que moi avaient le droit de revendiquer la même parenté. Mais ce qu'il y avait de plus horrible encore, c'étaient tous ces souvenirs vagues du passé qui s'entremêlèrent et qui me firent penser et agir comme un vieillard sous des habits d'enfant.

C'était à en devenir fou. Figurez-vous, en effet, un vieil esprit âgé de plusieurs milliers d'années, assujéti dans ses évolutions sans nombre à toutes les misères et à toutes les tribulations inhérentes à l'enfance et vous pourrez vous faire une idée de l'extravagance à laquelle vous entraîne la théorie de la Réincarnation.

Certain jour, comme je récitai mon catéchisme presbytérien, un souvenir réel de la loi de l'évolution éclaira mon esprit et je me pris à rire tout haut.

On crut à un accès de folie et, en vérité, il y avait tout lieu de supposer que j'avais perdu la tête, car la doctrine de la réincarnation doit fatalement conduire à cette fin.

Ce fut alors que je fis connaissance avec un esprit plus éclairé que tous ceux que j'avais vus antérieurement; celui-ci me conseilla de retourner une dernière fois sur terre et de m'incarner dans une famille de spiritualistes intelligents et capables de m'instruire et de me guider dans le vrai chemin. C'est ce que je fis et je n'eus qu'à me louer d'avoir pris cette détermination. Je fus élevé et grandis au sein de ma nouvelle famille, dans les principes du bien et du devoir. Quand j'eus atteint l'âge de me marier, je choisis pour compagne une femme qui eut mes goûts et ma manière de penser et de sentir. Nous étudiâmes ensemble la philosophie spiritualiste: nous organîsâmes des cercles pour nous mettre en communication avec les esprits.

Notre vie s'écoula ainsi dans la paix de l'âme et l'union la plus parfaite; et quand le moment de la séparation fut venu, nous nous quittâmes sans regret et sans douleur; car nous savions que nos liens d'amour n'étaient pas brisés par la mort et que bien qu'étant dans un autre monde, nous pouvions encore communiquer les uns avec les autres, comme par le passé.

Tels sont les renseignements consolants et salutaires que nous donne le spiritualisme; telles sont mes vues sur le dogme de la Réincarnation.

Prof. C. MOUTONNIER.

(A suivre).

N. D. L. R. — Il faut bien supposer que le moi de l'Esprit qui s'était tant de fois réincarné n'était qu'un crétin de premier ordre, puisqu'il n'avait rien appris!! La terre est un atelier, une école où chacun vient faire des stages divers, pour prendre des leçons de choses et connaître même le pourquoi de la vie. Or, si à chaque stage, cet esprit n'a su rien apprendre, ne rien retenir pour se faire un bagage intellectuel et moral, pour devenir peu

à peu un être toujours plus avancé en spiritualité, c'est bien la preuve que nous avons affaire à un crétin modèle ; Mme la quakeresse doit être cousine de ce crétin-là, ne rien connaître de l'évolution générale des êtres, et prendre son auditoire pour une assemblée de gens qui veulent des idées toutes faites, sans contrôle. De plus, Mme E. de Rosendale n'a même pas étudié la question, puisqu'elle la traite aussi légèrement, sans logique et sans raison.

P. G. L.

LES SEPT SPHERES SPIRITUELLES ENTRE LE SOLEIL ET LA TERRE (*Suite*) (1).

De cette manière nous consolâmes les malheureux. Les Esprits gardiens de cette sphère sont des Esprits pénitents. L'un d'eux exhorta quelques pauvres pécheurs ; il leur dit :

L'Esprit gardien. — « Chers frères et sœurs, ne perdez pas courage, l'amélioration est possible. Dans une de mes existences j'étais un grand pécheur, sans foi. Je croyais à l'anéantissement. Toute ma vie fut un tissu de mensonges et de faussetés. L'idée de l'immortalité m'était fort incommode, j'attendais le néant. La mort vint me surprendre ! et, en me sentant vivre après, je tombais dans un désespoir complet. Alors je sus que le néant tant désiré à cause de mes péchés n'existait pas ! Ce fut affreux ! C'était à en devenir fou, car je voyais toute ma vie de mensonges. Au lieu de mourir, une nouvelle vie était là et le souvenir de mon passé odieux devint de plus en plus clair et distinct. Alors je me mis à pleurer, à crier, prier, à me repentir, tant l'immortalité de l'âme m'effraya, Dieu m'entendit, je fus réincarné et c'est avec le feu des néophytes que je vivais et combattais pour Dieu, pour la foi. Oui, je mourus pour la vérité, pour Dieu, le crucifix dans les mains comme missionnaire en Chine, assassiné par les ennemis de la vérité. Oh ! mort délicieuse qui délivra mon âme de ses péchés ! Oh ! réveil plein de bénédictions, aux pieds de mon Sauveur ! Ici je continue ma mission auprès de ces pauvres frères égarés. »

A peine cet esprit eut-il fini son allocution qu'un autre, une femme, vint parler au groupe qui s'était formé. Elle disait :

L'Esprit. — « Ma vie et mon sort ressemblent fort aux expériences de celui qui parlait avant moi. Savez-vous ce que c'est qu'une vie passée dans l'étourdissement des sens, une vie de perversité et de mensonge ? d'étouffer dans les péchés et les crimes ? C'est moi qui fus cette personne déchuë et perdue. Mes parents en sont morts de chagrin, ce qui me fit rire ; je n'avais aucune conscience. Enivrer mes sens, c'était ma vie ; je mourus atteinte

(1) Voir la *Revue* de mai 1900.

d'une maladie affreuse, dans la plus grande misère. Comment donc est le réveil d'un pareil Esprit dégradé, dans le monde spirite ? Bien longtemps il ne peut se réveiller, il reste attaché à la terre dans une torpeur engourdissante, ils ressentent des douleurs physiques ; il a froid, faim et soif, il a toutes les sensations des sens animaux, sans pouvoir les assouvir ; ses péchés d'autrefois sont ses tourments. Il crie, supplie après du pain, après une boisson, un lambeau pour couvrir ses nudités. Un pareil être est réduit à la miséricorde d'Esprits supérieurs ; cette main pleine de bonté me fut tendue, et lentement je commençai à entrevoir l'abîme de misère dans lequel mes crimes m'avaient jetée. J'acceptai avec reconnaissance une pénitence grave et dure. Je fus l'enfant du crime ; on me porta dans la maison des enfants trouvés, qui ne comptent pas sur la terre. En grandissant j'avais peur de quitter cet asile, et je devins sœur de charité. On m'envoya avec une mission en Chine, où je mourus de la mort des martyrs, expiant mes crimes antérieurs. Je remerciai les bourreaux, qui me tuèrent d'une manière cruelle : mais je ne craignais rien, et je mourus avec courage en louant Dieu. C'est de cette manière que les Esprits qui expient profitent des morts violentes sur la terre, pour la régénération de leurs âmes ; c'est comme cela que le mal sert le bien. »

Auguste. — « Je connus un jeune homme de famille noble, qui avait ce que les hommes de science nomment la « cleptomanie » ; chez le pauvre on nomma cela toujours le « vol ». Le jeune homme volait des montres, de l'argenterie, des paletots. Les exhortations de ses parents ne servaient à rien ; ils l'envoyèrent en Amérique, ne voulant pas avoir cette honte en Europe. Le pauvre garçon mourut en Amérique, délaissé de tous. Après sa mort je priai son Esprit de me dire comment lui, homme riche, fils d'un aristocrate, pouvait voler ! Il m'écrivit par la main du médium : « Ne me jugez pas trop sévèrement. Si vous saviez quel vagabond criminel je fus dans ma vie antérieure à cette dernière incarnation, vous trouveriez que j'ai fait un grand pas vers mon amélioration. »

De la même manière se manifesta l'Esprit d'un grand dépenseur et vagabond ; il me disait : — « Ne sois pas trop sévère envers moi, Dieu a plus de charité que les hommes. Si tu savais ce que j'étais dans une vie antérieure, tu verrais le pas énorme que j'ai fait vers ma conversion. »

Vraiment, nous ne devons pas juger les malfaiteurs d'après notre vue courte et humaine. Chaque réincarnation est un degré d'amélioration, Dieu les connaît tous, ces degrés qu'il faut parcourir, et il est la justice même. Les crimes et les péchés ne peuvent s'effacer par une seule incarnation ; le penchant vers le mal ne se perd que petit à petit, en plusieurs incarnations et diverses pénitences. Les grands malheurs et catastrophes sont des moyens de pénitence. Par exemple, un homme perd toute sa fortune, pourquoi ?

Parce que, dans une vie antérieure, il vola l'argent des orphelins dont il fut le tuteur. Une dame perd ses trois petits enfants par la diphtérie, pourquoi? Parce que, dans une vie antérieure, elle fut comme directrice d'un pensionnat, la cause de la mort d'une quantité de jeunes filles qui furent empoisonnées par elle. Il faut qu'elle endure à présent la même douleur que ces pauvres parents qui perdirent leurs filles. Par les nombreuses manifestations que je reçus du monde d'outre-tombe, et par l'étude sérieuse du sort de mon prochain, je suis convaincu de l'existence d'une loi de représailles et de pénitence. J'ai appris à ne juger personne, à ne point condamner. Les crimes et les infortunes s'expliquent souvent par des crimes antérieurs et des lois de punition. La folie des idées fixes s'expliquent souvent par un souvenir trop vif d'une vie de péchés antérieurs, qui renaissent dans la vie suivante. N'accuse donc pas Dieu, pauvre âme éprouvée, les épreuves te mènent au salut; après la mort tu reconnaîtras la bonté de Dieu dans ces pénitences salutaires. *Dieu sait ce qu'il nous faut.* Il faut qu'il y ait sur cette terre des pauvres et des riches, des malheureux et des heureux, la maladie et la santé, le crime et la vertu, des larmes et des rires, car cette Terre est une planète de pénitence, de punition et de réincarnation; tous ceux qui y naissent en subissent les lois.

CHAPITRE VI

Premier Cercle atmosphérique. — Cinquième Sphère

ATHÉES, NIHILISTES. INFLUENCE DE SATURNE. — CAPRICORNE. — VENT D'OUEST.

— FEU. — MALHEURS DANS LES MINES. — MALADIES DU CANCER

L'entrée dans cette sphère est affreuse, un ouragan perpétuel y règne, et partout l'air est dense et mauvais. Point de fleurs ni d'oiseaux, dans ses contrées escarpées, pleines de rochers et de cavernes. Les âmes ou Esprits, ici semblent être aveugles, ils ne s'aperçoivent même pas mutuellement. Eu m'avancant vers une de ces créatures, c'était un homme, il se mit à crier : « Ils m'ont traduit devant les juges et pendu ! Je veux me venger, à bas les rois ! » De tous côtés les Esprits vinrent écouter cet agitateur ; ils étaient tous aveugles. Ils prirent conseil et discutèrent comment exciter des émeutes et des révolutions sur la terre. Ils voulurent agiter les ouvriers, pour qu'ils tuassent les rois et les aristocrates. La vengeance et la soif du sang parlaient sur leurs traits farouches, ils étaient affreux à voir. Leurs cris étaient plus forts que les raffales du vent. Tout d'un coup, nous entendîmes un chant céleste et un frôlement d'ailes. Des anges apparaissaient dans les nues en chantant : Paix ! Paix ! Dieu est Amour. »

Ils passaient sur cette sphère pour aller sur terre. Les esprits révolutionnaires se turent un instant et il leur fut donné d'apercevoir les anges de la

paix. — « Ridicule peuple de chanteurs d'Alléluia ! s'écria l'instigateur nihiliste, il n'y a pas de Dieu. A bas les Dieux ! Si Dieu existait, il nous détruirait, car nous le haïssons.

— Tu hais Dieu et tu le nies, c'est une contradiction, dis-je à cet Esprit. Comment peux-tu haïr quelqu'un qui d'après toi n'existe pas ?

— Je hais toutes les puissances, répondit-il.

— Et pourtant, toi-même, tu voudrais être une puissance, un chef commandant les autres, le sauveur des peuples, lui dis-je ; ce n'est que l'amour qui délivre de tout mal ; la haine et la vengeance détruisent.

— Ha ! ha ! riait-il d'une voix rauque, c'est l'amour qui m'a pendu au gibet, n'est-ce pas ? Voilà bien cette religion tant prisée ! A bas les prêtres, les autorités ! » Et tous ces Esprits commencèrent de nouveau à crier ; l'aveuglement les avait repris, ils se débattaient dans l'obscurité. « Seront-ils jamais convertis ? demandai-je à ma sœur Betty.

— Oui, répondit-elle, par l'amour et la miséricorde divine ! Leur aveuglement les lie à cette sphère, c'est le fruit de leurs crimes. Il y en a qui se jettent comme tentateurs sur la terre. Mais il y a des lois à toute chose, un temps d'inertie leur est accordé, et, s'ils ne font pas pénitence, tu vas bientôt voir ce qui leur arrive. Rappelle-toi les estropiés, les infirmes de la terre ces incarnations hideuses de crétins, ces enfants nés sans jambes, sans bras aveugles, sourds-muets : ce sont les punitions de ces Esprits non pénitents. »

Nous poursuivîmes notre chemin par ce désert rocailleux, et, soudain, je me trouvai en face d'un véritable champ de bataille. Les Esprits se battaient avec acharnement et rage. J'entendis le cliquetis des armes, des cris de fureur, mais aucun des partis ne pouvait vaincre, ils ne pouvaient ni être blessés ni être tués : c'était une bataille sans terme ; ils combattaient jusqu'à l'épuisement. Tous les régicides sont dans cette sphère.

Les Esprits qui ne font pas pénitence deviennent vieux, faibles, débiles. Leur périsprit s'affaiblit, il devient comme un corps usé, vieux et malade ; les facultés de l'Esprit s'abrutissent ; alors ils passent par la mort dans cette sphère, et ils renaissent sur la terre sous forme d'estropiés. Ces Esprits demeurent dans les caves souterraines ou des crevasses de rochers. C'est là que je vis ces régicides, ces centaines, Esprits non pénitents, vieux, pleins de rides, chair et os, avec un périsprit dépouillé, aveugles, grelottants de froid et de douleur ; ils voyaient encore la guillotine dressée devant eux et des ruisseaux de sang. Des anges de charité viennent ici rafraîchir ces Esprits et les exciter au repentir.

Le temps donné étant écoulé, ils se réincarnent. Les lieux habités par les nihilistes qui veulent délivrer la terre par les moyens meurtriers de dynamite et de bombe, de haine et de sang sont affreux ! Ces Esprits sont

subjugués par une puissance que nul mal, nulle balle en peut atteindre. Le sentiment de cette puissance les écrase.

CHAPITRE VII

Premier cercle atmosphérique.

CONTIENT : L'ÉGOÏSME, L'AVARICE, L'AMOUR DE L'ARGENT, INFLUENCE : LUNE, VERSEAUX. VENT D'OUEST. MALADIES DE POITRINE.

En entrant dans cette sphère, je croyais me trouver dans un autre globe. Nous étions entourés de glaciers et de neiges, comme au pôle du nord ; tout était engourdi par le froid, mon âme même semblait glacée. C'est la sphère des égoïstes, de ceux dont le seul amour est l'argent, dont les cœurs ne battirent jamais en amour pour leur prochain et qui jamais ne donnèrent l'aumône, qui n'aimaient que leur idole : l'argent !

« Mais où sont-ils donc tous ? demandai-je à Betty, je ne vois point d'Esprits. » Betty me conduisit auprès d'une caverne qui se trouvait dans un des glaciers ; là je vis un vieillard en guenilles, qui avait un tas d'or devant lui, et, comptant chaque pièce, il ne nous remarqua pas même. Bien des Esprits missionnaires avaient essayé d'ébranler l'âme de ce pauvre espi parcimonieux, mais en vain. « Il y a plus de cent ans qu'il est là, à compter son argent », me dit Betty. — « Mais quand viendra l'heure de sa conversion ? » demandai-je. — « S'il ne quitte pas par sa propre volonté ces lieux qu'il aime, dans un certain temps donné, la loi régénératrice le réincarnera pour une vie de pénitence, » me dit Betty.

Un Esprit radieux s'approcha, il dit : « Je fus aussi un esprit déchu comme celui-là. « Dent pour dent, œil pour œil », c'est une parole pleine de vérité, qui ne s'applique pas seulement à une courte vie terrestre mais à l'éternité. Il y a trois cents ans je vivais sur la terre. Je fus l'unique enfant de mes parents, qui m'adoraient et me gâtaient par leur indulgence. Un esprit supérieur aurait su supporter cette idolâtrie, mais moi, cela me rendit mauvaise, despotique, égoïste, parcimonieuse. La soif de posséder des trésors s'empara de mon âme. J'étais laide, bossue ; l'avarice se peignait sur mes traits et brillait dans mes petits yeux pincés ; j'avais l'air répulsif. Pourtant il se trouvait nombre de prétendants à ma main ; mais, par peur de devoir partager ma fortune avec un autre, je refusais chacun, et restai libre. Je payais d'ingratitude l'amour aveugle de mes parents ; j'étais dure envers eux. Quand ils devinrent vieux, je pris possession de toute leur fortune, et c'est à peine s'ils eurent une nourriture suffisante. Mon père tomba malade, et, par avarice, je ne fis point venir de médecin, ce qui causa sa mort prématurée. Ma vieille mère, combien elle souffrit ! Mon cœur frémit en me souvenant de mes crimes ! En hiver je ne voulais pas lui donner de

feu pour sa chambre, où elle restait assise enveloppée d'une vieille pelisse en lambeaux, dans un fauteuil délabré, ses mains sur une chaufferette. Enfin elle aussi succomba aux tortures de mon avarice, Jamais un mendiant ne reçut d'aumône par ma main ; j'avais l'oreille sourde pour la souffrance d'autrui. Nous vivions alors dans des temps de guerre bien durs : partout la misère ; mais mon cœur s'endurcit contre tous les maux de l'humanité. J'avais enfoui mes trésors et je vivais dans une mansarde, délabrée, en mendiante, et possédant un tas d'or, de pierres fines, de perles. Personne ne m'aimait, moi qui n'aimais personne : je ne croyais pas même à son existence. L'or, c'était ma convoitise. Un cousin vint me prier de l'aider : la famine dévorait sa famille ; je le chassai avec des paroles dures ; il se pendit dans son désespoir. Je fus cause de sa mort. Une cousine se jeta à l'eau, après que je lui eus refusé toute assistance. La haine et la malédiction des hommes me poursuivaient ; j'avais peur qu'on me volât, c'est pourquoi j'enterrai mes ducats sous le plancher de ma mansarde et dans la paille de mon lit. Un jour on me trouva morte sur mon grabat. Immédiatement ma punition commença, car mon esprit ne put quitter ces trésors ; il était comme enchaîné. Les gens me savaient riche ; les héritiers arrivèrent ; ils dépouillèrent le lit, la mansarde ; ils cherchèrent dans tous les coins ils fendirent le plancher à coups de haches, et je vis mes ducats adorés rouler de main en main. Ils se querellaient, ils se battaient pour mon or, et des malédictions sortaient de leur bouche contre moi ; ce fut comme des coups de poignard. Dans un moment la peine, la joie de toute ma vie fut détruite. Un trésor me resta, dont personne n'avait connaissance ; c'est près de lui que je pris mon poste ; c'est là que je restai bien des années jusqu'au moment où la maison fut démolie, et dans mon ci-devant jardin une nouvelle maison fut bâtie. Chaque coup de pelle semblait fendre mon âme ; enfin, ils trouvèrent mon trésor caché depuis tant d'années. Les ouvriers s'emparèrent de l'argent, et il ne me resta plus rien à garder, à adorer sur la terre. Alors je fus comme anéantie, comme perdue ; j'errai de lieu en lieu ; j'étais dans une désolation terrible ! Il y a des Esprits qui viennent chercher les âmes perdues. Ah ! les miséricordieux ! Un pareil Esprit me trouva et me mena à la contrition, à la connaissance de mon mal. Je dus renaitre dans une vie de douleurs et de pénitence. Il y a des existences humaines si pleines de malheur, des *vies de Job*, qu'on se demande involontairement : Pourquoi souffre-t-il autant ? C'est dans une pareille existence que j'appris à prier. Je fus l'enfant de parents riches, j'aimai tendrement ma mère, j'eus la grande douleur de la perdre à l'âge de 13 ans. Mon père était adonné au vin, il avait le caractère brutal, et me battait ; il eut le *delirium tremens* et finit ses jours dans une maison d'aliénés, me laissant sans ressources. Il fallut travailler nuit et jour. Je fis connaissance d'un officier, je l'aimai avec

toutes les tendresses de mon cœur ; il m'épousa et nous fûmes heureux au commencement. J'eus une fille et un garçon. Alors mon mari me fut ravi, non par la mort, mais par une mauvaise femme. Il me quitta ainsi que ses enfants, nous livrant à la pauvreté. Il fallut m'incliner devant Dieu. Il me fallut parcourir toutes les peines que j'avais infligées aux autres. Ma fille adorée fut noyée dans un lac, en faisant une partie de plaisir avec d'autres enfants. Mon fils, beau soldat, jeune et charmant, l'appui de ma vieillesse, mourut sur le champ de bataille d'Austerlitz. Je restai seule, délaissée, pauvre. Souvent je me demandais : Pourquoi, mon Dieu, tant de malheur ? Mais, après ma mort, je reconnus la justice et la bonté de Dieu dans tout cela. »

Après l'aveu de cet Esprit nous continuâmes notre route. Je vis de superbes édifices de glace, des palais de glace et de neige, je ne puis m'exprimer autrement. De larges marches nous menèrent dans une salle, où tout était en glace et en neige. Il y avait des statues, des images, des sculptures sur les murs, ciselées sur la glace. Un homme était assis sur ce qui m'apparut être un trône ; d'un regard rigide il regardait toute la magnificence glaciale qui l'entourait, il était enveloppé dans une fourrure et ne soufflait mot.

— « Ne le reconnais-tu pas ? me demanda Betty.

— Ah ! m'écriai-je, c'est notre ami F..., l'homme riche avec le cœur de glace, celui qui ne donna jamais une aumône, et dont l'épouse s'empoisonna par désespoir à cause de la dureté de son cœur. Après la mort de sa mère, sa fille unique s'échappa de la maison paternelle, pour épouser un jeune homme pauvre ; puis elle mourut dans l'indigence la plus affreuse, et son père, millionnaire, ne remua pas un doigt pour l'aider. On le nomma l'homme de glace, et le voilà dans son palais glacial.

— Le vois-tu engourdi dans l'égoïsme ? disait Betty ; aucun Esprit ami ne vient le voir, personne ne l'aime, lui qui ne connaissait pas la charité. Il n'y a que l'image de son perroquet ici, le seul être qu'il aime. De temps en temps les paroles du perroquet viennent frapper son oreille : Bonjour ! Jacob, du sucre !

— Réveillons-le, dis-je, je veux le ramener à la vie. »

Nous nous approchâmes de F.

— Me reconnais-tu ? demandai-je, nous venons te délivrer.

F... — Me délivrer ? dit-il, je me trouve fort bien ! Je suis dans l'éternité.

Catherine. — Tu te trouves bien dans ce monde engourdi, froid et glacial, où il n'y a ni soleil, ni vie, personne à chérir ?

F... — Je ne me soucie de personne.

Catherine. — As-tu oublié ton épouse, ta fille ? Ne sont-elles pas venues te voir ?

F... — Oh ! oui, ma femme vint ici ; elle m'accabla de reproches et me rendit responsable de sa mort violente. C'est drôle ça. Elle me fit une scène effroyable, parbleu ! Si je n'étais pas de glace, je me serai fondu. Ma fille aussi, elle vint me voir. Après avoir fait scandale avec certain jeune homme, elle voulut me *convertir* ! Cette impertinente ! Je lui tournai simplement le dos, et c'est comme cela que je fais avec ceux qui viennent troubler ma solitude.

Catherine. — Ne penses-tu jamais à Dieu ? Demande-lui pardon, car tu fus un homme bien dur et égoïste.

F... — Si tu veux me faire une scène, il serait mieux que tu partisses. Tu n'as aucun droit de venir me prêcher. Si Dieu me laisse en repos dans mon palais de glace, tu n'as pas besoin de te mêler de mes affaires. Addio. »

Avec un léger mouvement de sa main, il nous congédia. Je me mis un peu en colère et je dis à Betty : « Mais, laissera-t-on ce F... impunément ici des éternités ? Ne sera-t-il jamais puni ? »

— Il l'est déjà, fit Betty. Crois-tu qu'il soit heureux ? Tu n'as pas bien regardé les sculptures de la salle. Tous les malheurs, tous les péchés commis par son égoïsme et son avarice y sont inscrits en sculptures ; c'est ainsi qu'il voit toujours ses méfaits devant lui ; il ne peut en détourner le regard, il est enfermé dans cette prison de glace, mais il est trop hautain pour le reconnaître. A la fin, le désespoir le prendra ; alors sa prière de pardon fera fondre la glace qui l'entoure. Il a aussi son temps donné ; ce temps écoulé, viendra sa pénitence. Les chemins de Dieu sont impénétrables. Un jour viendra où un grand bouleversement détruira tous ces édifices de glace ; la pénitence viendra là, avec le soleil réchauffant et réveillant tous ces Esprits engourdis et froids. »

CHAPITRE VIII

Premier cercle atmosphérique, septième sphère.

ESPRITS DES NATIONS PAIENNES, ANTHROPOPHAGES, CANNIBALES. — INFLUENCE DE LA LUNE ET DES POISSONS, DES VENTS CONTRAIRES, NORD-OUEST ET SUD-EST. — MAUX DE DENTS ET RHUMATISMES.

Cette sphère m'apparut comme séparée des autres ; elle contient les Esprits des cannibales et anthropophages, peuples non civilisés. Les Esprits incarnés dans ces pays déchurent par désobéissance *avant* le développement de leur intelligence, avant l'accomplissement de leur éducation ; ils perdirent leurs bonnes qualités spirituelles et descendirent au grade d'Esprits animaux, brutes et non cultivés, dont l'intelligence reste endormie dans les sensations charnelles. Les Esprits ainsi déchus subissent

les incarnations dans les peuples cannibales, une autre incarnation étant tout à fait impossible.

La septième sphère contient donc les Esprits de cannibales, et c'est là que recommence leur éducation. Leur périsprit est ce qu'il y a de plus dense et de plus lourd, on pourrait le dire semi-matériel. Ils ressentent donc des douleurs physiques, ils ont besoin de sommeil et de nourriture. Très souvent ces Esprits se battent, alors ils peuvent bien se blesser, mais non pas se tuer. Des Esprits missionnaires viennent dans cette sphère prêcher à ces païens et cannibales. La première chose est de leur faire reconnaître un Dieu, de leur faire comprendre son amour, puis de leur inculquer l'amour du prochain. Dès qu'ils reconnaissent l'existence de Dieu, ils sont réincarnés dans une nation civilisée de la terre, pour y apprendre et développer leur intelligence. Souvent ces Esprits retombent dans leur barbarie et leur première brutalité, ils deviennent des meurtriers et des brigands. Aussi soyez indulgents pour les criminels, convertissez-les par la charité, car vous ne connaissez pas leur origine spirituelle. Ces Esprits subissent la loi purifiante de la réincarnation jusqu'à ce qu'ils redeviennent des Esprits conscients de leur immortalité, de leur individualité et de la faculté qu'ils ont de leur libre arbitre ; c'est le moment où leur intelligence s'éveille, où chacun désire ardemment progresser et redevenir un enfant de Dieu.

Dans cette sphère je trouvai ma sœur Lina occupée comme Esprit missionnaire.

— « Pourquoi cette dure mission te fut-elle infligée ? lui demandai-je.

— Chère sœur, dit-elle, cette mission n'est pas aussi dure que tu crois ; je suis heureuse que Dieu m'ait donné cette mission à remplir. N'est-ce pas un pur délice que d'allumer dans ces Esprits rétrogrades la lumière céleste de la foi, de l'amour de Dieu ? Il y en a beaucoup qui se révoltent. Dernièrement ils voulurent me lapider, une pluie de pierres tomba sur moi, mais sans me faire aucun mal ; alors ils crurent à un miracle et voulurent me vénérer comme une déesse. Ces pauvres Esprits étant dépourvus de toute intelligence, les choses les plus naturelles leur paraissent être des miracles ; cela les rend pensifs, et cela leur est bon. Il est bien plus facile de convertir un pareil Esprit arriéré à la foi de Dieu, que de convertir l'Esprit d'un homme de science devenu athée, car chez lui l'intelligence s'est changée en orgueil, et l'orgueil est un Satan bien dur à vaincre. Regarde ces pauvres Esprits, comme ils courent et jouent ! ils sont bien enfants, mais il faut faire leur éducation avec beaucoup de sévérité pour dompter leurs passions animales. »

Nous allâmes voir l'école où les Esprits apprenaient à lire, à écrire, à dessiner, en se préparant à leur réincarnation. C'est surtout la prière qu'on

leur enseigne, et les préceptes du bien. Il y a beaucoup de somnambules, qui ont pu voir cette sphère d'Esprits païens et cannibales; on en parle aussi dans les légendes des saints. Il faut réduire presque tout ce que les médiums et les voyants de la terre racontent et voient, aux sept cercles atmosphériques qui entourent la terre. Il est bien rare qu'un médium puisse voir plus haut.

(A suivre.)

Médium: BARONNE ADELMA DE VAY.

ONZIÈME ENTRETIEN AVEC TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE (2^e série).

D. — Quel résultat personnel obtiendrons-nous par le développement de nos sens internes ?

R. — Celui d'apprendre à vous connaître vous-mêmes dans votre double composition d'éléments visibles et d'éléments invisibles et de vous rendre compte des liens qui vous unissent à votre famille spirituelle.

D. — Qui est-ce qui compose notre famille spirituelle ?

R. — C'est d'abord notre groupement supérieur qui veille comme la plus tendre mère sur le salut de votre âme et se réjouit de ses progrès. Ensuite, ce sont les groupements secondaires de votre dualité qui, incarnés ou désincarnés, vous inspirent ou vous témoignent la plus vive sympathie.]

D. — Quand pourrons-nous nous rendre compte de ces liens ?

R. — Lorsque la clairvoyance est assez développée dans un Incarné pour lui permettre de voir et de discerner les choses et les êtres de l'Astral, le progrès de sa spiritualité ne tarde pas à le mettre en présence de son groupement supérieur. Cette vue ravit son âme d'une telle extase que rien sur la terre ne peut plus fixer son cœur et sa pensée.

D. — Avons-nous des devoirs à remplir envers les groupements secondaires de notre Dualité ?

R. — Vous devez les aider de tout votre pouvoir à progresser moralement afin de compléter au plus vite le groupement supérieur de votre Dualité.

D. — Comment pouvons-nous exercer une bonne influence sur les groupements dont nous sommes éloignés ?

R. — Par le fait de la solidarité, qui compense et égalise toute chose, le bien que vous faites aux groupements de Dualités différentes est rendu par d'autres Incarnés aux groupements de votre propre Dualité.

Les lumières dont vous allez être pénétrés, amis, vous permettront d'analyser la nature des éléments invisibles qui composent votre être intérieur. Vous reconnaîtrez que chacune des parcelles qui constituent le foyer de votre âme possède une conscience personnelle et indépendante.

Les plus pures, attirées vers le bien, unissent leurs efforts pour monter vers les clartés des plans supérieurs. Les autres, poussées vers le mal, emploient leur activité à se procurer les satisfactions basses et grossières de la matière. De là provient ce combat intime entre vos bons et vos mauvais instincts; combat qui ne finira que par l'adhésion au bien de toutes les volontés composant votre personnalité.

Alors, échappant aux attractions qui les rivaient à la terre, vos âmes libérées monteront s'unir à leur groupement supérieur. Celui-ci, comme le père de l'enfant prodigue, les accueillera avec amour et les mettra bien vite en possession de leur héritage : héritage précieux auquel vous avez droit comme fils de Dieu et citoyens de l'Infini.

DOUZIÈME ENTRETIEN

D. — Qu'apprendrons-nous encore au moyen des lumières spirituelles ?

R. — Vous apprendrez à retrouver la trace de votre passage à travers tous les règnes de la nature et tous les stades de l'humanité ; à vous rendre compte des liens qui vous unissent à la famille universelle.

D. — Quels sont les liens qui nous unissent à la famille universelle ?

R. — Ce sont les liens formés par vous-mêmes ou par les groupements épars de votre Dualité au sein des innombrables familles dont vous avez fait partie : liens produits par le fait des amitiés que vous avez conçues ou fait naître ; des services que vous avez reçus ou rendus au cours de vos multiples existences.

D. — Quelles sont donc les lois qui président à nos réincarnations ?

R. — C'est d'abord la loi de l'évolution qui maintient en perpétuel mouvement ascendant les parcelles éparses dans l'immensité ; ensuite, la loi d'attraction et d'affinité qui les fait se grouper pour faire partie de la même existence, en attendant que la conscience plus développée leur permette de choisir elles-mêmes le milieu propice à une fructueuse incarnation.

D. — Comment s'opère l'incarnation ?

R. — Lorsque le germe positif produit par l'homme s'est uni au germe négatif produit par la femme, les centres d'activité de ce double germe, se développant et se mettant à fonctionner, attirent et groupent autour d'eux les parcelles et les molécules qui doivent composer la nouvelle personnalité : parcelles et molécules qui se trouvent en suspension dans la double atmosphère fluide et physique de la planète.

D. — Dans quelle mesure sommes-nous libres de nos actes ?

R. — Comme la brebis est libre de s'écarter du troupeau dont elle fait partie pour entrer dans le champ défendu. A peine a-t-elle brouté quelques brins d'herbe que le fouet du berger ou la morsure de son chien la remet

bien vite dans le droit chemin. De même les lois immuables chargées de maintenir l'ordre et l'harmonie dans l'Espace ne tardent pas à ramener vers le but de leur évolution les âmes qui s'en éloignent.

D. — Quels moyens emploient-elles pour cela ?

R. — Les souffrances physiques et les épreuves morales dont toute vie humaine est tributaire.

D. — Quelle est la loi qui fait activer l'évolution humaine ?

R. — C'est la loi du sacrifice qui correspond à la loi solidaire et dont les effets nous font rendre au centuple le bien que nous faisons à nos semblables.

Amis, lorsque le foyer de l'âme s'alimente directement aux sources pures du fluide éthéré, il lui est possible de refléter les images qu'il y découvre et de transmettre au cerveau les empreintes qu'il en reçoit.

L'incarné peut alors remonter le cours du passé pour étudier son passage à travers l'immensité. Les leçons qui se dégagent de cette étude lui font comprendre le but et l'utilité de chaque incarnation, les expériences acquises et les précieux résultats des efforts accomplis.

A l'aide de ces lumières il peut consulter l'horloge immense que représente au-dessus de vos têtes l'assemblage des corps célestes : horloge dont les constellations forment les heures qui peuvent lui indiquer les points marquants, le progrès et la marche future de son évolution.

Ces découvertes élargissent l'horizon de sa pensée. Il se sent lié à tous les êtres de la création, faisant comme eux partie de la vie universelle et infinie. La chaîne de ses existences passées lui paraît être un fil tenu s'entremêlant à des fils semblables pour former la trame de l'immense réseau fluide qui remplit l'espace, au travers duquel s'affine, s'épure et se spiritualise l'inerte et lourde matière.

2^e Série.

CONCLUSION

Amis, outre les sens extérieurs, les organes de l'homme ont également leur contre-partie spirituelle.

Lorsque le double interne du cerveau fonctionne normalement, il reçoit les impressions du monde invisible comme le cerveau matériel reçoit celles du monde visible : impressions qu'ils se transmettent réciproquement. De même, lorsque le double interne du cœur est actionné par la lumière de l'espace, il devient le centre où convergent les forces fluidiques pour, de là, se répandre et entretenir la vie de l'être intérieur.

C'est par le développement et le fonctionnement de ces sens et de ces organes internes que se formera en vous l'homme spirituel qui prendra, peu à peu sur la terre, la prépondérance qu'a eue jusqu'à ce jour l'homme matériel.

Celui-ci, devenant l'esclave de ce maître nouveau, mettra à son service ses forces, son activité et recevra docilement les impressions supérieures qu'il lui transmettra.

L'Incarné, ainsi complété et régénéré, vivant de sa double vie, exercera ses facultés aussi bien sur le plan invisible que sur le plan visible. Son imagination contenue, son intellect éclairé, ses conceptions agrandies, lui permettront de débarrasser le plan astral des formes grossières enfantées par l'ignorance et la peur. Il pourra également détruire dans le mental de ses semblables les ombres produites par l'erreur et les préjugés.

Alors, pour cet Être divin, vêtu de *lumière*, nourri d'*amour*, la terre deviendra ce qu'elle doit être en réalité: un vaste laboratoire où il pourra venir, à son gré, faire l'application de ses forces spirituelles pour contribuer, dans la mesure de son pouvoir, à l'œuvre grandiose de la création.

(Fin de la 2^e série).

La Revue des Etudes psychologiques, de Barcelone, toujours si intéressante, donne dans son numéro de septembre un article de M. Sugundo Oliver dans lequel se trouvent quatre photogravures représentant des dessins très curieux obtenus par ce médium qui, cependant, n'a aucune notion de cet art. M. Oliver, au moyen de cette faculté, a déjà obtenu le portrait de personnes décédées depuis longtemps; il offre un prix de 20.000 francs à la personne qui pourrait expliquer ce phénomène autrement que par la théorie spirite.

CONFÉRENCE A ALGER

Cher Monsieur Leymarie,

Vieil Anglo-Algérien, il m'est doux de me tourner vers le plaisant pays de France, et de venir, aujourd'hui, m'entretenir avec vous, un des champions du spiritisme moderne.

Moi aussi j'ai fait partie de vos cohortes militantes mais où sont les neiges d'antan? Maintenant je dois me contenter de suivre de loin les Croisés...

Néanmoins, tout ce qui vous touche me touche; tout ce qui vous intéresse m'intéresse.

Aussi avec quel plaisir ai-je vu, cette année, une brillante innovation se produire à Alger, dans cette ville que j'ai faite mienne, au milieu de ces enfants de Mahomet si bien doués, eux, pour explorer le *Borderland*, cette terre frontière sur laquelle nous autres Européens n'avancions qu'en tremblant.

Une dame, disait-on, appartenant à la meilleure société, une dame allait

parler, pour ainsi dire au public! et sur quel sujet! sur le *moderne spiritualisme*.

Un pareil fait, tout naturel en Angleterre ou en Amérique, constituait, en France, un début hardi, téméraire même, si l'on songe au sujet choisi.

Comment donc la chose avait-elle pu se produire? Peut-être vos lecteurs sont-ils curieux de connaître le dessous des cartes, le secret des coulisses?

Alger possède une société nouvellement formée, dont le but est d'aider au développement des arts, de la science et de la littérature. Chaque semaine, des conférences sont faites par des hommes distingués; de jolis concerts sont donnés par des amateurs. Des fêtes mêmes ont été offertes, des fêtes fort originales renouvelées du temps de la première République. Bref la Société du *Petit Athénée*, tel est son nom, sous la présidence de M. Rouanet, l'un des rédacteurs de l'aimable *Dépêche algérienne*, la société fait tout ce qu'elle peut pour réaliser son programme.

Jamais la salle du Petit Athénée ne fut prise d'assaut comme le soir annoncé pour la conférence sur le *Moderne spiritualisme*, par Mme la générale Carmencita Noël.

Jamais on ne refusa tant de monde et le succès dépassa, vous le savez déjà, tout ce que l'on peut s'imaginer. Aussi cette conférence ne devait pas se perdre et s'effeuiller comme un bouquet de roses fanées. Dernièrement, chez les deux premiers libraires à Alger, j'eus la satisfaction de la voir revivre sous la forme d'une coquette brochure, dont j'acquis plusieurs exemplaires au prix de 1 fr. 50 (1) chacun. Elle est dédiée à M. Albin Valabrègue à qui, paraît-il, nous sommes redevables de l'inspiration première de ce beau début!

En ma qualité de fils d'Albion, je ne puis qu'applaudir chaleureusement des deux mains, en voyant une femme du monde tirer l'épée pour la bonne cause et mettre au service du moderne spiritualisme tout ce qui fait le charme d'une vraie grande dame : le savoir et l'instruction, rehaussés par le bon ton, le goût et un tact parfaits.

Je n'analyserai point la brochure car ce serait, à mon sens la déflorer pour les lecteurs; mais, je dois le dire, ces quelques pages constituent une des lectures les plus attrayantes qui se puissent rencontrer. C'est, si j'ose m'exprimer ainsi, le *roman de la vérité*, le roman de la vérité la plus belle, la plus consolante, la plus lumineuse offerte à la pauvre humanité; et ce roman, ce conte merveilleux, nous est raconté par qui? par Mme la générale Carmencita Noël? non. . par les hommes les plus éminents dans la science contemporaine dont elle reproduit et les paroles et les expériences.

Mais, comme une femme ne perd jamais ses droits, cette doctrine sublime

(1) A Paris chez Chamuel, éditeur.

nous est présentée dans une série de petits récits qui m'ont fait murmurer, en fermant cet opuscle : *A thing of beauty is a thing of joy indeed* (1).

LA PAGODE INDO-CHINOISE DE L'EXPOSITION

La pagode bouddhiste, au cône symbolique,
Accuse sous le ciel ses austères piliers :
On franchit presque à pic ses rudes escaliers,
Qui montent fièrement sous la voûte védique.
Tout un passé de foi chante dans le saint lieu,
Où l'esprit de Brahma plane comme un grand aigle :
C'est là que le fakir, esclave de la règle,
Mortifiant son corps, donne son âme à Dieu.

Et la foule profane autour de la pagode
Fermente, mer humaine aux terrestres reflux,
Pour qui les grands rêveurs paraissent superflus ;
Elle suit les chemins vulgaires de la mode ;
Pendant que, loin des yeux des mauvais et des sots,
Dans la gloire des dieux, fils des Védas antiques,
Les grands Boudhas pensifs, aux poses hiératiques,
Sommeillent dans le temple aux bizarres arceaux.

JULIEN LARROCHE.

Paris août 1900.

LA FAMILLE HERNADEC

(Suite).

CHAPITRE VI

FLORAISON

Jacques et Robert quittèrent le château et rentrèrent à leur hôtel silencieux et rêveurs. Maintenant, il ne s'agissait plus, comme autrefois, d'amonceler réserves sur réserves, de discuter, d'ergoter. Hervé les avait subjugués par l'irrésistible autorité des grandes idées qui s'imposent par elles-mêmes.

Toutefois, les deux auditeurs de l'apôtre inspiré avaient été impressionnés de façons différentes.

C'est devant la force de l'argumentation que Jacques s'était incliné. Homme pratique, mathématicien distingué, c'est par le cerveau qu'il se livrait. Il se sentait plus éclairé que réchauffé et ses convictions se rattachaient tout d'abord aux phénomènes cérébraux.

(1) Célèbre citation : une belle chose est en vérité une chose qui nous réjouit (littéralement) une chose de joie.

Robert était de nature tout autre. Mal éduqué dès ses jeunes années, dévoyé par son milieu, stérilisé par ses compagnons de plaisir, superstitieux à ses heures, esprit fort par imitation ou « snobisme » inconscient, il était devenu sceptique sans trop savoir pourquoi et sans s'inquiéter autrement de sa mesquinerie intellectuelle. C'était en un mot un « produit » de la société, mais ce produit était beaucoup moins un fruit sec en soi qu'un fruit desséché artificiellement. Au fond, il valait beaucoup mieux que ce qu'il paraissait être. Il avait de l'imagination, voire même une certaine poésie latente à laquelle il ne s'abandonnait guère, mais qui, toutefois, se réveillait à l'occasion, devant le spectacle de telles choses grandes ou belles qui s'imposaient à lui.

Mais que tout cela, bon Dieu ! eût été mal porté et de goût compromettant, au club, au théâtre ou dans les salons ! C'est là qu'il faut, à tout prix, déguiser ses faiblesses, si l'on veut appartenir sans conteste à l'intransigeante corporation des « Princes de l'asphalte » ; là qu'il faut, sinon avoir de l'esprit, tout au moins « faire de l'esprit », *blaguer* toutes les grandes idées, rire des choses les plus sérieuses avec les imbéciles et tout nier avec les ignorants ; là qu'il faut être blasé, revenu de toutes les illusions, dédaigneux de toutes les convictions sincères, plaider alternativement le pour et le contre et se moquer impitoyablement des naïfs qui croient que « c'est arrivé » — là, enfin, qu'il est de toute nécessité de médire des femmes, de les tromper le plus possible et de les mépriser en toute circonstance.

Nous devons ajouter, pour la justification de notre héros dévoyé, que les femmes de son entourage, sauf de rares exceptions, ne valaient guère mieux que leur réputation et que Mme de Livry, en particulier, n'était guère faite pour l'amener à résipiscence.

Mais combien Velléda avait changé tout cela ! Quand, sous le rayonnement de ses regards magnétiques, il eut entendu les choses émouvantes que lui révélait sa parole inspirée et qu'il eut compris que, dans cette personnalité de race, les hautes qualités de l'esprit n'infirmait en rien les qualités morales de la femme..... femme à l'âme pure et loyale que n'avaient jamais effleuré ni les mensonges ni les perfidies, ni les coquetteries dont tant de filles d'Eve sont coutumières, — oh, alors, il fallut en rabattre des opinions d'autrefois et s'incliner devant cette créature exceptionnelle, « âme de diamant et cœur d'or », comme disait son frère Hervé. C'est vraiment à elle qu'on eût pu appliquer la phrase bien connue de Diderot : « Quand on veut écrire sur les femmes, il faudrait tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, puis secouer, sur ses lignes, de la poussière d'ailes de papillons. »

Et quand, d'autre part, il se sentit envahi, toujours grâce à elle, par un flot de pensées régénératrices qui le réhabilitaient à ses propres yeux et

l'arrachaient à tout jamais à cette vie d'égoïsme stérile dont il se détournait avec dégoût, il sentit en même temps son cœur se gonfler d'un légitime orgueil, comprenant qu'il venait de reprendre sa place dans la série des êtres qui peuvent aspirer à vivre d'une vie supérieure. Au milieu de cette noble famille qui l'avait accueilli comme l'un des leurs, il n'aurait donc plus à rougir de sa déplorable incapacité. Lui aussi, désormais, pourrait penser, croire, grandir, prendre rang parmi les travailleurs et remplir un rôle, quelque modeste qu'il fût, dans le drame sérieux qu'on appelle la vie. Aussi, quelle reconnaissance il éprouvait pour ces généreux amis, pour cette Velléda surtout, cette sœur, pour l'instant, cette.... amante peut-être un jour!...

Que venait-il de dire? L'aimerait-il décidément?... Oui, certes, il l'aimait! Après toutes ses hésitations provenant, à n'en pas douter, des troubles de son esprit qui ne lui avaient pas permis de s'occuper des sourdes palpitations de son cœur, voilà que ce cœur se mettait à battre si fort que rien, désormais, ne pouvait en dissimuler l'agitation significative.

Mais c'est alors que Robert tomba dans de nouvelles perplexités. Il comprenait fort bien qu'en présence d'une femme comme Velléda, il ne s'agissait plus de ces passionnettes à brève échéance, de ces « flirts » à liquidation prochaine dont se contentent tant d'hommes... et aussi tant de femmes, en ces temps de nervosité fantasque ou de sensiblerie malade. C'est tout entier qu'il fallait se donner à cette noble créature qui, tout entière, se donnerait à son tour.

Mais hélas! que savait-il de son état d'âme? N'aimait-elle pas déjà?... Et dans le cas même où elle serait libre encore, n'exigerait-elle pas de l'homme qu'elle choisirait une tout autre richesse d'âme, une tout autre hauteur de pensées que celles qu'il pouvait lui offrir?

Et ce n'est pas sans un sentiment d'humiliation secrète, que le beau Robert de Valdrome était contraint de s'avouer à lui-même qu'il pourrait bien ne plus être ici ce triomphateur quelque peu dédaigneux qui, presque toujours, attendait les avances... Si bien que c'était avec une timidité de novice, qu'il se demandait de quel air seraient reçus ses hommages, par la douce, la tendre, mais en cette occasion peut-être, l'altière Velléda.

Il avait bien essayé, deux ou trois fois, en certains moments d'enthousiasme et d'exaltation, de lui faire pressentir jusqu'où allaient cette exaltation et cet enthousiasme. Elle s'était montrée bienveillante et bonne, parfois même, émue, semblait-il. Mais, sait-on jamais quand on aime?... et était-il en situation de discerner quelle part exacte il fallait faire à chacun des sentiments de cette généreuse mais complexe nature?

En ces heures de modestie, il voyait clair en lui. Plus que jamais, il constatait dans sa tête et dans son cœur toutes les pauvretés qu'y avait

amassées la traditionnelle banalité dont se contente aisément la majorité des hommes. Pour la dixième fois, il refaisait le procès de cette grotesque comédie sociale où il s'était enrôlé comme tant d'autres et où nombre de figurants — visibles marionnettes dont les ficelles traînent — ne sentent même plus qu'ils sont tirillés de droite et de gauche, par les exploiters effrontés de l'universelle niaiserie.

A quoi sert donc une telle vie? se demandait-il avec angoisse. D'où nous viennent les idées qui nous mènent; où puiser l'énergie qui pourrait nous remettre debout dans nos heures de défaillance?

Avons-nous seulement des désirs, des aspirations? Révons-nous quelque chose de mieux que le misérable lot qui nous a été départi ou que nous avons choisi nous-mêmes? Lequel d'entre-nous, et moi tout le premier, se fait une idée de la dignité de la personnalité humaine?

Et c'est là tout ce que j'ai à offrir à cette femme dont la mâle intelligence a sondé tant de mystères, alors que d'autre part, son cœur renferme de si riches trésors de dévouement et de tendresse?

Après de telles interrogations frémissantes auxquelles il ne savait trop que répondre, Robert retombait dans ses énervantes incertitudes. Il se replongeait alors dans la lecture de ses livres. Il lui semblait qu'en pénétrant de plus en plus dans le temple que lui avait ouvert la prêtresse, il finirait par la trouver, un jour, tout au fond du sanctuaire et que là, devant l'autel de quelque crypte souterraine, il aurait le courage de lui jeter le cri suprême de son cœur endolori et enfiévré d'amour.

Rêves que tout cela! Lorsqu'il la revoyait, il se taisait et attendait.... Quoi donc? Il l'ignorait lui-même. Il était seul, Jacques était reparti. Eut-il été là, que lui aurait-il dit, lui, le silencieux, le concentré, qui mettait une pudeur presque farouche dans l'expression de ses sentiments intimes?

Un nouvel incident vint mettre le comble à sa passion exaspérée,

Un soir, il avait dîné au château. Malgré tout l'entrain qu'il s'était efforcé de mettre dans sa conversation, il était triste, et Velléda ne tarda pas à s'en apercevoir.

— Aimez-vous la musique, Monsieur de Valdrome? lui demanda-t-elle...

— Oui, certes, je l'aime! répondit-il, mais rien que la vraie, car il s'agit de s'entendre. Autant je déteste la musique ultra-moderne où les auteurs se sont plu à remplacer la mélodie qui est la pensée, par une orchestration plus ou moins savante et confuse qu'ils appellent l'harmonie — et qui ne devrait en être que l'accompagnement — autant j'aime cette autre musique, si rare aujourd'hui, où une âme humaine s'incarne, se traduit et se communique à d'autres âmes, au moyen d'une expression mélodique qui, ainsi vivifiée, n'est rien moins que le verbe de la langue divine, car la musique est le langage de l'idée.

— Ah, voilà qui est parfait, répondit Velléda et j'adopte avec enthousiasme votre belle définition.

— Pourrais-je vous demander, reprit Robert, pourquoi vous jouez si rarement. J'ai toujours vu votre piano fermé et cependant, si j'avais osé...

— C'est que, fit Velléda en riant, c'est qu'en général je me défile des auditeurs inconnus. J'ai été quelquefois si cruellement déçue, que je me tiens dans une prudente réserve, me gardant bien de m'imposer. Je me souviens de certaines gens qui m'ont demandé de leur jouer une polka, parfois même une contre-danse, pour les « reposer », disaient-ils de Beethoven, de Mozart, de Meyerbeer, de Donizetti, de Gounod ou de Verdi.

— Ah! les monstres! s'écria Robert avec une indignation véritable.

— Eh bien, puisque nous sommes faits pour si bien nous entendre... en musique, ajouta la jeune fille, avec un joli petit mouvement de tête, tandis qu'elle ouvrait son piano, je vais vous jouer ou vous chanter quelque chose... au choix.

— Pas de choix: les deux, s'il vous plaît.

— Va pour les deux. Que voulez-vous que je vous offre?

— Donnez-moi un « morceau de votre âme », répondit Robert, en déguisant son émotion sous la forme plaisante de sa phrase.

Velléda dont le visage se colora d'une fugitive teinte rosée — qui ne provenait peut-être, après tout, que de l'abat-jour écarlate de la lampe — s'assit et préluda magistralement.

Elle joua divers morceaux, deux ou trois sonates, une rêverie, quelques vieilles romances sans paroles, le tout avec une prestigieuse maîtrise de doigté, mise au service d'un exquis sentiment musical.

Robert, respirant à peine, écoutait religieusement.

— Puis elle chanta — Oh! cette voix tout à la fois cristalline et veloutée dont les notes éclatantes venaient tout doucement se fondre dans les vibrations basses et si troublantes de son admirable contralto!.. Dès les premières phrases, elle fit tressaillir l'auditeur.

Ce furent d'abord l'*Adieu* et la *Sérénade* de Schubert, puis le *Miserere* du *Trouvère*, puis les plaintes d'Orphée qui vient de perdre son Eurydice; d'autres morceaux encore, l'*Air de grâce* de Robert-le-Diable, puis, pour couronner le tout, la prière de Norma, la druidesse inspirée.

A mesure que chantait Velléda... mettant toute son âme dans cette série de mélodies telles qu'il n'en existe guère de plus belles, le pauvre Robert, perdant pied décidément, sentait son admiration muette tourner peu à peu à l'extase. Jamais sonorités à ce point pénétrantes et pour ainsi dire psychiques, ne l'avaient si prodigieusement ému.

Et la jeune fille allait, se donnant toujours davantage, électrisant son magnifique Erard dont le bois, l'ivoire et le cuivre, semblaient chanter et pleurer avec elle.

En Velléda transfigurée s'étaient incarnés tous les personnages tragiques dont elle s'appropriait les accents passionnés. En eux et par eux, elle se multipliait et résumait toutes leurs douleurs. Soit qu'elle répétait avec Schubert : « Adieu ma blanche étoile », soit qu'elle gémit avec le trouvère prisonnier ou qu'elle sanglotât avec l'époux d'Eurydice, soit enfin qu'elle adressât à la « Chaste déesse » l'invocation frémissante de Norma, sa sœur mystique... elle exprimait tout ce qu'une âme humaine peut contenir de vibrations débordantes, en cette divine langue musicale qui, à coup sûr, donne à la terre un avant-goût des incomparables harmonies qui flottent et mollement ondulent dans les régions sidérales.

Ce qu'éprouva Robert, pendant cette soirée à nulle autre pareille, n'essayons même pas de l'exprimer. Il prit enfin congé et s'en alla, le cœur éperdu, la tête en proie au délicieux vertige où l'avait plongé cette musique merveilleuse... enivré surtout à la pensée de ce que Velléda venait de faire pour lui. Il lui avait demandé, en souriant, un « morceau de son âme » et voilà qu'elle avait semblé vouloir la lui donner tout entière, sans restriction, sans partage, dans l'émotion palpitante et solennelle d'une femme... qui vient de donner son cœur !

Ne suis-je pas fou ? Est-ce bien vrai tout cela ? se répétait-il en chemin, tandis qu'une voix ironique et mauvaise, la voix qui résumait tous ses doutes, toutes ses hésitations, lui répondait : Mais non, tout cela n'est pas vrai, pauvre fou qu'hallucine une passion ensorcelante !

Il en était là, lorsque lui arriva, un jour, une lettre toute maculée de timbres étrangers. Cette lettre lui venait d'Amérique, de Chicago, et c'est son oncle qui la lui adressait. Un peu intrigué, il l'ouvrit d'un geste brusque et voici ce qu'il lut :

Mon beau neveu,

Combien de mois se sont écoulés depuis l'arrivée des dernières nouvelles de France ? Je l'ignore ; je ne compte plus. Moi-même je suis assez chiche de lettres et il n'entre pas dans mes habitudes de récriminer, même avec les gens les plus silencieux.

Je ne te demande pas ce que tu deviens, ni ce que tu fais. Mais ce que je deviens moi, je vais te le dire, dans la présente missive que j'ai l'honneur de t'adresser.

J'ai assez de la vie ; je suis fatigué, vieux, malade. Si tu tiens à me revoir vivant, pars par le prochain paquebot et arrive à Chicago, où je te montrerai ce que j'y ai fait depuis une quarantaine d'années. Je ne te chargerai ni de la culture de mes plantations, ni de la direction de mes usines. Je ne te demanderai même pas de m'être reconnaissant, outre mesure, pour cette fortune que je te laisse et dont

je désire que tu saches faire bon usage. Je pensais bien à toi, quelquefois, mais sans trop me préoccuper d'augmenter tes revenus, sachant que tu as le nécessaire et même le superflu. J'ai travaillé pour le plaisir seul de m'agiter et d'agir, de produire, d'élargir sans cesse le cercle de mes affaires. Si j'avais pu vivre cinquante ans de plus, j'aurais acheté la moitié de l'Illinois.

C'est ainsi que nous sommes, nous autres Américains. Tandis que vous bayez aux corneilles, là-bas, nous, nous travaillons, ici. N'était l'Océan qui nous sépare quelque peu, nous déborderions sur vous et l'Europe serait dans cent cinquante ans une succursale de l'Amérique. Mais dormez sur vos deux oreilles, nous resterons chez nous pour quelque temps encore. En attendant, viens me voir... si la chose t'agréé.

Ton oncle.

FRANÇOIS VALDROME, *citoyen américain*.

— Oh! Oh! fit Robert en repliant sa lettre, voilà qui va cahoter quelque peu le cours de mon existence si paisible jusqu'à ce jour.

Ils sont vraiment étonnants ces Yankees; ils parlent de la traversée de l'Atlantique, comme nous parlerions, nous, de la traversée de la Manche. De Paris à Londres, de Paris à Chicago, c'est tout un à les en croire.

Je ne puis cependant me dispenser de répondre à son appel. Bien que le brave oncle ne soit pas très sentimental, m'abstenir serait faire preuve non seulement d'un incontestable mauvais goût, mais encore d'une certaine inconvenance morale, tranchons le mot, d'une véritable ingratitude.

C'est entendu... mais Velléda! Il faut donc que je la quitte, sans lui avoir rien dit... Sans rien savoir... Non, ce n'est pas possible.

Robert se rendit immédiatement au château. En entrant au salon, il y trouva Hervé seul qui rangeait des papiers dans les tiroirs d'un superbe bahut en chêne sculpté. Robert, marchant sans bruit sur le tapis, s'avança jusqu'au milieu de la pièce. lorsque Hervé, l'étonnant sensitif, s'aperçut de sa présence, bien qu'il ne l'eût ni vu ni entendu.

— Vous, cher monsieur? fit-il en se retournant et en lui tendant les mains, avec une vive cordialité! Et quel bon vent vous amène?

— Je ne sais s'il est bon, répondit Robert, avec un demi-sourire, c'est en tout cas une saute de vent fort inattendue, car je viens vous faire mes adieux.

— Vos adieux! répéta Hervé tout surpris.

— Vos adieux!... s'écria Velléda qui, entrant au salon, avait entendu ces derniers mots. Vous partez? demanda-t-elle en pâlisant et en lui tendant elle aussi la main... mais une main quelque peu tremblante.

— Je pars, répondit Robert à demi-voix et subitement troublé par l'altération des traits qu'il remarqua sur la figure mobile de la jeune fille. Je pars

pour l'Amérique où mon oncle me réclame. Il est malade, paraît-il, et il attend ma visite.

— Pour l'Amérique! répéta Velléda d'une voix toute blanche.

— Eh bien, mais l'on en revient d'Amérique! fit Hervé qui, voyant leur trouble, s'efforça de les reconforter. Alors, mes meilleurs vœux pour un bon voyage et un prompt retour, cher Monsieur, permettez-moi de dire cher ami, fit Hervé avec une nouvelle et chaude poignée de mains. Je vous laisse avec ma sœur qui, elle aussi, je n'en doute pas, va vous exprimer ses vœux sincères... Et il sortit du salon.

Robert et Velléda demeurèrent seuls. Celle-ci fit un geste et tous deux s'assirent, l'un en face de l'autre, silencieux et le cœur oppressé.

Que se passa-t-il dans ces deux âmes troublées, émues, plus qu'elles ne voulaient se l'avouer à elles-mêmes? Il ne s'agissait plus, à cette heure décisive, de s'attarder en récriminations personnelles et rétrospectives. Robert ne se souvenait plus de ses insuffisances vis-à-vis de Velléda. Celle-ci ne se reprochait plus, comme elle l'avait fait quelquefois, les manifestations de sympathie plus ou moins accentuées qui lui avaient échappé en certaines heures d'émotion. Chez l'un et l'autre se faisait sentir un besoin d'apaisement, de libération... et de rapprochement surtout. D'un cœur à l'autre émanait un fluide de tendresse chaste, mais qui rayonnait dans les yeux, faisait palpiter les poitrines. Sous les mailles de ce filet invisible auquel nous avons fait allusion plus haut, battaient, frémissantes, les ailes de ces deux âmes qui se sentaient enveloppées... mais si heureuses de l'être ensemble. Devant les yeux de ces deux êtres, jeunes et beaux, passaient de rapides et radieuses lueurs, s'ouvraient de longues perspectives ensoleillées... et tout un flot de pensées confuses tourbillonna si vite autour d'eux, qu'ils se sentirent remplis d'une commune ivresse, roulés, emportés par le même vertige.

Et cependant, ils demeuraient silencieux, n'osant parler, craignant de voir s'envoler ce beau songe, tout en comprenant que ce silence ne pouvait se prolonger plus longtemps...

Et c'est alors que Robert, les deux mains tendues, saisit timidement les mains de Velléda qui s'abandonnèrent à l'étreinte.

— Me permettez-vous de vous dire que je vous aime? demanda-t-il d'une voix que rendait tremblante une émotion à peine contenue.

La jeune fille ne répondit pas; mais gracieusement elle inclina la tête, en signe d'acquiescement, sans doute, car les mains se serrèrent plus fort.

Dès cette minute exquise, solennelle, ils se sentirent fiancés l'un à l'autre, unis pour l'éternité.

Les paroles sont insuffisantes et conséquemment inutiles dans ces heures d'extase divine.

— Adieu... « Adieu, ma blanche étoile ! » dit Robert, faisant allusion à la mélodie de Schubert.

— Adieu et au revoir ! répondit Velléda, les yeux voilés où brillait une larme.

— Oui certes, au revoir ! répéta Robert... puis parlant tout bas, comme dans un rêve : vous me promettez de m'attendre, jusqu'au retour ?

— Je vous attendrai... toute la vie, s'il le faut ! murmura Velléda envahie par les sanglots, tandis que d'un regard de tendresse inexprimable, elle enveloppait tout entier l'ami qui la quittait... pour s'en aller là-bas... si loin !

Et c'est ainsi qu'ils se séparèrent.

E. GRIMARD.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris le décès de M. BOUCHOT, spirite militant et instruit, décédé au Perreux ; ce fut une belle nature toute en dehors, un ami fidèle que nos frères méritants de l'au delà auront accueilli avec faveur. Sois plus heureux que sur la terre, frère Bouchot.

DONATO (M. d'Hont) est décédé à Saint-Jean de Dieu, à Paris ; ce célèbre fascinateur fut un homme très expert en hypnotisme ; à son hôtel, rue de la Chaussée d'Antin, il reçut toutes les célébrités médicales, y compris Charcot, leur indiqua sa méthode, très largement. Ces savants créèrent l'*Hypnotisme* ne parlèrent plus de Donato, sinon pour mépriser sa méthode et l'appeler *charlatan*. C'est ainsi dans le monde, chacun veut revêtir la peau du lion. Le magnétisme n'existe pas mais l'hypnotisme est devenu la chose académique et, lui seul, permet une foule de phénomènes !!

À Lyon est décédé M. J. E. GUILLET, bien connu du monde spirite. Excellent époux, bon père, il laisse les siens dans la plus grande douleur. Toute notre sympathie à sa veuve, à sa famille et nos compliments de condoléances.

Tisseur en soie, travailleur acharné, intelligence hors ligne qui cherchait sa destinée, le soir, après ses pénibles journées de labeur, il étudiait la philosophie et cherchait aussi à devenir professeur de musique. Le spiritisme fut pour lui toute une révélation, claire, consolante et lumineuse, qui a soutenu son énergie et décuplé ses aspirations vers un objectif bien défini et supérieur.

Cet humble a professé la musique pendant trente-cinq ans, au Lycée de Saint-Lambert, à Lyon, et au Lycée Ampère, ayant la confiance de tous et l'estime de directeurs éclairés. Ainsi il subvint toujours aux besoins de sa nombreuse famille et de sa chère et dévouée campagne. Ce fut un ami fidèle et sûr.

Partisan déterminé de l'œuvre de J.-B. Roustaing, avocat, il a édité deux volumes pour défendre les théories de ce grand artiste ; ces œuvres se trouvent à notre librairie, elles méritent certes d'être lues.

P.-G. L.

LE CREDO PHILOSOPHIQUE D'UN FRANC-MAÇON

Cette œuvre peut être lue avec profit, par les magnétiseurs et les spiritualistes de toutes les écoles, mais elle n'a pas été conçue à leur intention. Ce semble, l'auteur a visé plutôt ses frères en maçonnerie et les loges maçonniques imprégnées de néantisme depuis l'admission du F. :. Littre sur les colonnes du Temple, sauf quelques rares exceptions.

En prenant la nature en ses débuts, après un cours très succinct d'Astronomie, dans lequel il embrasse les constellations, leur distance de la terre, leur mouvement et en conséquence la vie qui les anime, il rend hommage au grand Tout, à Dieu auquel des mortels à mitre veulent ressembler en le représentant sur notre infime sphère ; l'auteur parle de la terre, de ses mouvements, de sa position dans le ciel, de son poids, de sa fonction générale, des déplacements graduels de la mer. Le mouvement étant la loi divine de la vie des soleils, des planètes et de leurs satellites, fait leur stabilité. Un Josué biblique n'a pu arrêter un soleil.

Après avoir commenté sur la lune, sa constitution, son rôle par rapport à la terre, il consacre plusieurs pages à l'aspect philosophique de l'univers, déclarant que sur tout les mondes, il doit y avoir, comme sur le nôtre, le chétif brin d'herbe, des zoophytes, des microbes, toute la série zoologique jusqu'à l'homme. La Sagesse suprême préside à tout, veille sur tout et le conserve en le faisant évoluer.

Le F. :. ne comprend pas la nature de Dieu, mais il veut qu'on reconnaisse l'artisan à son œuvre ; l'intelligence suprême ne s'attache pas aux mots, elle accepte tous ceux qui la reconnaissent, sous quelque forme que ce soit.

Il parle du réveil admirable de la nature au printemps, du développement de l'enfant et de la femme, du fluide divin bien plus quintessencié que celui de l'électricité et que tous les fluides que nous respirons. La colère divine n'existe pas, dit-il, c'est un défaut qui n'est pas inhérent au Grand Tout, l'homme seul se venge et en ressent les effets désastreux, car il est imparfait et responsable de ses actes ; il vise à la perfection.

Dieu n'exige de notre part, ni jeûnes, ni macérations, c'est un outrage fait à son œuvre, car il veut la santé de ses fils incarnés ; il faut, dit l'auteur, « être doué d'une grande dose d'outrecuidance pour oser enseigner qu'un homme peut être Dieu, cet homme fut-il Jésus-Christ. » Il dira ce que fut ce grand philosophe.

En quinze pages, vient ensuite une notice géologique de la terre, très bien faite quant à l'objectif que poursuit l'écrivain. Il y retorque la théorie de la création, selon la Genèse religieuse.

Dans l'homme corporel, il explique ce que sont les cinq sens, le cerveau et s'arrête surtout à l'œil et à l'oreille dont il donne le mécanisme ; il parle des nerfs, de la digestion, de la circulation, du cœur, du foie, de la rate, questions résolues avec un rare savoir par Jean Macé, sénateur, dans sa *Bouchée de pain* et les *Serviteurs de l'estomac*, livres célèbres que nous recommandons aussi, en passant, à tous nos lecteurs.

L'homme spirituel, l'âme, est bien traitée et mérite l'attention. Le *Libre arbitre* est incomplet, mais *L'âme des animaux* est succinctement et supérieurement comprise.

Il faut méditer sur les dix pages consacrées à *La Religion* ; l'auteur y combat les erreurs de l'église romaine, ce qu'il continue dans *Peines et récompenses*, en condamnant toutes les intolérances de quelque part qu'elles viennent. Le F. . est magnétiseur, tout d'abord, il n'a accepté le spiritisme qu'en étant frappé par le fait brutal ; il parle en fort bons termes de *l'Avenir de l'âme et de la réincarnation*, en élève d'Allan Kardec.

Il traite ensuite du *Bonheur*, de la *Charité*, de la *Tolérance*, du *Devoir* en véritable moraliste, en homme de progrès. Suivent les pages consacrées à la *Société*, à l'*Instruction*, à l'*Egalité*, au *Progrès*, au *Patriotisme*, pages qu'il faut lire, sur lesquelles on doit s'arrêter, car elles reposent sur la croyance en une existence meilleure, base qui donne la vraie force et un patriotisme sincère qu'on peut toujours invoquer pour la sauvegarde de tous.

L'auteur, franc-maçon convaincu, parle éloquemment de la Franc-maçonnerie et du clergé, de leur mode différent de semer la fraternité. Tandis qu'en chaire l'orateur sacré vilipende la loge, sème la calomnie sans la mesurer sur la secte maudite, celle-ci secourt la veuve et l'orphelin, est fidèle aux lois, ne parle que de travail, de bonnes mœurs et d'amour. Celui qui aime les braves gens, lira et relira ces quelques pages pleines de vérités et s'il a des préjugés anti-maçoniques, il les abandonnera.

La conclusion du F. . est une synthèse de tout ce dont nous avons parlé ; on ne saurait être plus précis, plus rationnel, mieux inspiré et donner sous une forme concrète de plus sages et salutaires conseils. Il termine ainsi : « Que chacun de nous en interrogeant sa conscience puisse se dire qu'il a contribué dans la mesure de ses forces à réaliser, dans la meilleure et la

plus large acception, cette belle et noble devise empruntée à nos devanciers dans la maçonnerie pour conduire nos ancêtres à l'abolition des privilèges, à l'émancipation matérielle des serfs, et qui, maintenant, est destinée à nous conduire à l'émancipation morale. »

P. G. LEYMARIE.

LES GUERRES ET LA FRATERNITE

J'ai eu, plus d'une fois, recours à l'hospitalité de cette Revue dont la tolérance devrait être un exemple pour ses sœurs de l'Alliance spiritualiste. Aujourd'hui encore, je fais appel à sa sympathie fraternelle, désireuse de faire connaître, sous leur véritable jour, des sentiments qui ont été interprétés, ici, d'une manière regrettable autant qu'erronée.

Des auditeurs du Congrès théosophique, ayant entendu quelques allusions faites sur les guerres, par Mme Besant, — si profondément vénérée de tout véritable théosophe, car elle réalise, dans sa vie quotidienne, la pureté, l'amour et le sacrifice dont elle parle avec tant de noblesse, — ces auditeurs ayant entendu M. Chatterzi, peu de temps avant le congrès, traiter de la même question, ont cru que les théosophes se faisaient les apologistes de la guerre, les partisans d'une politique de combat.

Tel n'est pas le cas : la Société théosophique, en arborant le grand étendard de la fraternité, a déployé également celui de la paix. Autrement elle eût été en contradiction absolue avec ses propres principes — car la fraternité de ceux qui prêchent la guerre ne peut être qu'une erreur ou qu'une dérision.

Cette grande fraternité, réalisée si pleinement par la Société théosophique n'est pas un mot : elle est une réalité, et parfois une réalité bien émouvante. Pour ma part, j'ai vu des hommes de toutes les nations, de toutes les croyances, se donner l'accolade, fraterniser simplement et franchement, soit au Congrès théosophique de Paris, soit à la Convention théosophique de Londres. J'ai vu, à Londres, la petite colonie hollandaise déléguée, accueillie avec affection et chaleur, répondre si spontanément aux sympathies anglaises, que pour moi, désormais, la fraternité théosophique ne peut plus être mise en doute. La fraternité qui subsiste dans les cœurs des hommes, alors que leurs patries respectives sont en lutte, alors qu'eux-mêmes sont prêts, s'il le faut, à faire leur devoir de citoyen, voilà certes de la vraie, de la bonne fraternité, ... car elle est mise à une rude épreuve.

Pour les théosophes, qui essayent de voir toute chose *d'en haut*, la guerre il est vrai, n'est pas ce qu'elle est pour les hommes en général. Dans la guerre nous voyons un destin historique des nations, et non pas une mêlée sanglante et haineuse des hommes; nous voyons surtout, dans la guerre,

l'accomplissement des décrets du Karma. Il n'y a pas de guerre inique pour nous *quelque inique qu'elle puisse paraître*. La Justice divine gouverne toute chose, et la nation, écrasée par la défaite, a, dans un passé — très lointain peut-être — préparé, elle-même, les événements du présent.

Par la même raison nous comprendrons que tous ceux qui, à la guerre, tombent sous les coups de l'ennemi, fauchés dans la splendeur de leurs vingt ans, ou dans l'utilité de leur âge mûr, avaient eux-mêmes, par des actes commis antérieurement, attiré sur eux cet effet karmique d'une mort violente. Jamais la mort ne frappe aveuglément, conduite comme elle l'est, par la main du Karma, et ceux-là seuls tombent, qui sont marqués du sceau fatal.

Mais ces braves soldats, qui donnent leur vie au pays, dans un acte de dévouement, n'ont pas un sort si triste qu'on le pense; les victimes du devoir trouveront de hautes compensations à leur sacrifice, dans les existences à venir, car le don de soi-même, fait simplement et consciemment, est un reflet, — si pâle qu'il soit — du sublime Sacrifice divin.

Trop souvent, hélas ! ceux qui font profession de croire à la grande Loi de Causalité mettent leurs protestations en démenti, sitôt qu'une occasion de les mettre en pratique se présente, sitôt qu'ils se trouvent en face de quelque douloureuse énigme. Par contre, ceux qui réalisent vraiment l'action du Karma voient parfois la Justice divine à l'œuvre, cachée même sous le voile des injustices terrestres. Il serait illogique de croire que le Karma régit nos destinées individuelles si l'on prétend nier son action dans la vie collective des nations. La Loi ne serait pas la Loi, elle ne serait qu'un fantôme de Loi, si elle ne s'appliquait qu'à nos personnalités; si elle n'était applicable, aussi, sur une plus grande échelle, à tout événement politique, à toute crise sociale, à tout problème d'état.

La Loi divine, d'ailleurs, utilise les guerres, les grandes catastrophes et les épidémies pour réaliser ses desseins, pour atteindre un but donné — et cela sous la sauvegarde de la Justice immanente.

Voilà ce que nous, théosophes, nous pensons de la guerre. Pour l'âme qui accomplit un pèlerinage immense à travers les âges, qui naît et renaît dans des formes successives, la perte d'un corps est-elle un si grand malheur?... surtout quand elle sacrifie ce corps à un noble idéal : l'amour et le service de la Patrie.

Notre grande Patrie est l'humanité; notre petite Patrie est la nation à laquelle nous appartenons, le pays où nous avons vu le jour. Et l'amour de la grande Patrie, le dévouement à la cause de l'humanité ne doit pas nous faire oublier la petite Patrie — bien vivante, toujours, dans nos cœurs. Nous avons été bercés, élevés avec le doux nom du pays natal sur les lèvres; tout petits nous avons bégayé notre patriotisme : ce sont là des souvenirs qui ne peuvent s'effacer.

Si mes paroles ont été vraiment comprises, dira-t-on encore que les théosophes prêchent la guerre ou l'approuvent? C'est l'alliance des peuples que nous rêvons; c'est la paix que nous appelons de toutes nos âmes et par le courant de nos pensées, unies dans un même but, — car nous connaissons la force de la pensée — nous cherchons à écarter les menaces de la guerre, à répandre partout l'amour et la conciliation.... Mais la tempête gronde à l'horizon... et si elle éclate nous sommes prêts à en supporter vaillamment les assauts, si la guerre — mal nécessaire parfois — frappe lourdement notre pays, nous saurons faire notre devoir.

Ceci pourra sembler une contradiction à plus d'un de mes lecteurs. Comment! un théosophe qui prétend respecter toute manifestation de la vie, au point même de respecter celle des bêtes. — un théosophe n'hésitera pas à se battre, à tuer un homme, son frère théosophe peut-être,... car il y a des théosophes dans tous les pays.

Non! un théosophe n'hésitera pas à se battre, car il sait, avant tout, que si la Loi du Karma l'a placé dans une nation, dans un pays, c'est pour accomplir son devoir national et social. Un théosophe ne reniera pas son devoir, quelque pénible qu'il puisse être. Si la patrie réclame son bras, il partira en guerre,... mais il partira avec la confiance absolue, avec la certitude que la Justice divine saura bien faire dévier ses balles, s'il y a lieu, et que les vies qui doivent être épargnées par le Karma, le seront infalliblement.

La seule véritable différence que l'on pourra trouver entre un théosophe et un soldat ordinaire sera celle-ci : le théosophe se battra sans haine, car la haine il ne peut et ne doit la connaître. Il se battra pour son pays, mais, pour lui, il n'y aura point d'ennemi, car en tout homme il cherche à distinguer la pâle lueur du Soi divin. Aussi il conservera, intact dans son âme, le parfum pénétrant de la fraternité. Partout il sèmera de l'amour — jusque sur le champ de bataille; partout il fera preuve de tolérance, de miséricorde, de pardon.

....Idéal facile en théorie, dira-t-on, irréalisable en pratique. Soit! nous le verrons! Si la catastrophe que tout bon Français doit conjurer arrive, si la guerre qui menace, dans le lointain, éclate, ce sera pour nous le *critérium*. Car, ne resteront théosophes que ceux qui sont assez forts *pour aimer* dans l'antagonisme de la lutte, *pour pardonner* au milieu des haines déchainées, *pour bénir* en face de la trahison ou de la torture.

AIMÉE BLECH.

Nous prévenons nos lecteurs que l'article qui suit : *Une Frontière contestée*, n'est pas l'analyse du célèbre ouvrage de Robert Dale Owen « The debatable land » que l'on a l'habitude de traduire par cette même expression.

UNE FRONTIÈRE CONTESTÉE

Dès le début, prévenons les lecteurs : ils ne trouveront aucun renseignement dans les atlas les plus à jour, fussent-ils *in-folio*, et de Gotha. La frontière dont nous allons parler n'a rien de géographique : c'est entre deux régions purement idéales, le domaine de la science positive et le royaume du merveilleux ou du surnaturel, qu'elle s'étend, et qu'il s'agit de la suivre.

La tâche est malaisée, car cette barrière est étrangement fragile et flottante. De tout temps, deux armées rivales l'ont menacée ; l'une ou l'autre, plusieurs fois, l'a forcé de front ; plus souvent, elles tâchent de la tourner par une stratégie instinctive ou savante. Ces deux mouvements, à l'heure actuelle nous paraissent s'effectuer de concert, sous nos yeux, et l'intérêt n'en est point médiocre. Après un long recueillement, qui fut pris bien à tort pour un aveu tacite de renoncement à la lutte séculaire, les partisans du merveilleux viennent de reprendre une vigoureuse offensive, que divers prodromes avaient d'ailleurs annoncée. Nous ne parlons pas du retentissant manifeste qui, dans une docte Revue, claironna récemment « la banqueroute de la science ». Ce qui, depuis plusieurs années déjà, pouvait servir d'indice, ce furent des livres, des pièces de théâtre, des œuvres d'art de formule encore inédite, ou simplement renouvelée, certains salons, prétentieusement idéalistes ; quelques essais, pour la plupart malheureux, de propagande ésotérique ou bouddhique ; davantage, la révélation de l'art brumeux et profond des Scandinaves, mais surtout l'irrésistible et triomphante poussée de la musique wagnérienne,

Entre temps, paraissaient ces étranges livres de Huysmans : *A Rebours*, *Là-Bas*, *En Route* ; celui de J. Bois sur la *Magie* et l'*Envoûtement*, quelques autres encore. Et voici qu'à Nancy, à Bicêtre, à la Salpêtrière, en des cliniques théâtrales et demi-publiques, sous la direction d'un très grand savant qui fut aussi le plus habile des metteurs en scène, s'accomplirent, presque journellement, de réels, d'authentiques miracles, que les théories des Charcot, des Liégeois ou des Luys ne dépouillaient pas toujours de leur auréole de mystère. C'est alors que fut publié, sous ce titre modeste, mais déjà significatif : *Les Etats profonds de l'hypnose*, le premier ouvrage important de M. le lieutenant-colonel de Rochas, qui est aujourd'hui le doyen très vert et le chef respecté de nos chercheurs d'au-delà.

Plusieurs autres écrits, de plus en plus hardis, suivirent ce premier livre, dont la doctrine essentielle se séparait déjà profondément des théories brahminiques, en honneur à la Salpêtrière, ou de l'hypothèse de la suggestion enseignée à Nancy. Mon intention serait de consacrer quelques lignes au plus récent des travaux de M. de Rochas, avant de passer à l'étude de deux autres livres, l'un du célèbre Aksakof, l'autre du Dr Regnault. Tous deux,

bien qu'à des titres divers, m'ont paru mériter, dans cet ordre d'idées, l'attention la plus sérieuse.

I

Dans la *Préface* que M. de Rochas a écrite pour la réimpression des conférences du baron de Reichenbach sur les *Effluves odiques*, on peut voir, comme un chapitre détaché, mais important, un appendice, du livre publié l'année dernière sur l'*Extériorisation de la motricité*. Reichenbach, il y a plus d'un quart de siècle, avait expressément affirmé l'existence de certaines radiations ou « effluves », émises par les animaux, les végétaux, les cristaux, les aimants, en un mot par toutes les substances dont les molécules offrent une orientation, ou polarité, bien déterminée. Ces radiations n'étaient d'ailleurs perçues d'ordinaire que par quelques personnes, douées d'un système nerveux particulièrement impressionnable et, de plus, hypéresthésiées par un long séjour dans l'obscurité. Reichenbach, non sans raison, crut avoir découvert une nouvelle manifestation de l'énergie universelle; il l'appela l'*od* ou *force odique*, d'un mot sanscrit signifiant « qui pénètre tout ».

Certains effets merveilleux de cette force avaient déjà été signalés, dès l'antiquité; M. de Rochas rapporte, à ce sujet, d'intéressants témoignages dont pourront se délecter les érudits. Les anciens expliquèrent volontiers ces effets par la divination, l'inspiration, le don de prophétie, le moyen âge invoqua plutôt la magie et les sortilèges. Telle était, entre autres faits, la recherche des eaux, des sources, des filons métalliques, voire des trésors, au moyen de la *baguette* appelée *divinatrice*. De nos jours, de nombreux faits du même ordre ont provoqué, comme on sait, des études en sens opposés, mais également approfondies; par exemple, les mouvements dits spontanés du pendule, tenu ou non par les doigts que l'on voulait ou croyait immobiles: Deleuze, Amoretti, Fortin, popularisèrent ces faits, et généralement les rapportèrent au magnétisme animal. Chevreul, à son tour, s'attacha à leur observation, et prétendit, dans une lettre célèbre adressée à Ampère, qu'ils s'expliquaient tous par des actions fibrillaires ou musculaires involontaires et inconscientes. C'était du coup, pensait-il, la fin des pendules explorateurs et des baguettes magiques, si souvent exploitées par des charlatans sans vergogne. C'était surtout la ruine des tables tournantes, dont la vogue, toute récente, était alors considérable et presque scandaleuse.

M. de Rochas, tout en reconnaissant la valeur réelle de l'interprétation de Chevreul, dans un grand nombre de cas, la croit néanmoins insuffisante; il se déclare, en conséquence, partisan de l'hypothèse de Reichenbach. Seule, en effet, elle peut valoir pour tout les cas où des mouvements sont produits à

distance et sans aucun contact effectif (1). Or, il semble bien que l'on ne puisse plus guère, aujourd'hui, sans nier l'évidence, contester la réalité de semblables mouvements.

Des instruments de structure fort simple, excluant par conséquent jusqu'à la possibilité d'une tricherie ou d'un « truquage » quelconque, existent et démontrent cette vérité comme fit Diogène dans un cas analogue, en marchant : ce sont, par exemple, le *magnétomètre* de Rutter, perfectionné par le D^r Léger, de Londres, le *biomètre* de Durand (de Gros) et du D^r Baraduc. Ajoutons qu'un nombre toujours grandissant de témoignages vient corroborer, s'il est nécessaire, cette certitude de fait ; on nous saura gré, par exemple, d'indiquer, parmi les plus solides références de M. de Rochas, les cas si frappants de polarité attractive relatés par M. Boirac, le savant professeur du lycée Condorcet (*Nouvelle Revue*, 1^{er} octobre 1895) ; ces cas rappellent beaucoup le procédé bien connu du magnétiseur Moulin.

M. de Rochas a lui-même observé plusieurs fois, et tout dernièrement encore, des effets analogues d'attraction des membres avec son sujet Eusapia, à l'état de veille ; et cela, quoi qu'en aient pu dire les D^{rs} Crocq et Poirier, sans compter quelques autres, dans les conditions les plus irréprochables de rigueur scientifique.

On est fondé, ce me semble, à tenir désormais pour réelle l'existence de la force odique. S'ensuit-il qu'il faille identifier du coup cette force avec le *périsprit* des spirites ou l'*astral* des occultistes ? Sur ce point délicat, M. de Rochas a cru devoir exprimer des réserves, dont nous ne saurions trop le louer. Pourtant il est visible que l'assimilation le tente : et, d'autre part, le hardi chercheur a maintes fois prouvé qu'il n'est pas homme à s'épouvanter pour des mots (1). Quoi d'effrayant d'ailleurs, et quoi d'absurde *a priori*, pour un homme de science pure et désintéressée, que l'affirmation d'un nouvel ordre de phénomènes naturels, l'admission raisonnée d'une nouvelle loi cosmique, hier encore ignorée, dûment constatée aujourd'hui, et qui demain peut-être sera enseignée dans les chaires officielles ? N'en fut-il pas ainsi de la matière radiante de W. Crookes ou des rayons cathodiques de Röntgen ?

Voyez d'ailleurs, comme à point nommé, l'indispensable consécration de la philosophie vient s'ajouter à cette originale conception des choses ! comme la métaphysique, aux mains d'un penseur puissant et profond, peut prêter son concours, d'autant plus précieux qu'il est peut-être plus involon-

(1) M. de Rochas nous signale, dans l'un des premiers numéros de l'*Echo du Merveilleux*, de Gaston Méry, le récit d'une expérience de M. Jouney, qui affirme avoir mis en mouvement un pendule par la simple fixation du regard.

(2) Il se propose même, croyons-nous, de développer catégoriquement ses idées dans les plus prochains numéros de la *Revue des sciences psychiques*, du D^r Dariex.

taire, à ces théories, que seuls d'effarouchés tardigrades qualifient obstinément de chimériques ou d'enfantines. D'un admirable livre tout récemment publié par M. Bergson, sous ce titre : *Matière et Mémoire* (Alcan, 1897), j'extrais les quelques citations suivantes (1); elles surprendront probablement, si elles tombent sous ses yeux, le savant auteur de la *Préface aux Effluves odiques*; mais plus encore, sans doute, l'écrivain à qui je les emprunte, et qui n'avait assurément pas songé à ce rapprochement :

« Nul psychologue ne peut aborder l'étude de la perception extérieure sans poser la possibilité au moins d'un monde matériel, c'est-à-dire, au fond, *la perception virtuelle de toutes choses* » (p. 27).

« L'acte fondamental et original de la perception, l'acte constitutif de la perception pure, c'est celui *par lequel nous nous plaçons d'emblée dans les choses* » (p. 61).

« Nous sommes véritablement *placés hors de nous* dans la perception pure; nous touchons alors la réalité de l'objet dans une *intuition immédiate* » (p. 70).

« Le fond d'intuition *réelle*, et pour ainsi dire *instantanée*, sur lequel s'épanouit notre perception du monde extérieur, est peu de chose, en comparaison de tout ce que notre mémoire y ajoute » (p. 59).

« Ma perception, du moins à l'état pur et isolé de ma mémoire... *est dans l'ensemble des corps d'abord*; puis peu à peu elle se limite, et adopte mon corps pour centre » (p. 53).

Bref, d'après le savant professeur du Lycée Henri IV, notre esprit est à chaque instant, au moins en principe, présent à l'univers tout entier : il plonge dans le réel par ses racines profondes; il touche, il pénètre, il vit la réalité des choses sensibles; si bien que l'antique problème du monde extérieur, rendu comme à plaisir insoluble par l'école idéaliste ou conceptionniste, redevient, grâce à la doctrine de M. Bergson, incomparablement plus claire et plus accessible. Voir un objet, ce n'est point acquérir sa notion, qui nous manquait encore, c'est restreindre, à l'occasion de cet objet, le champ indéfini de notre intuition totale primitive; c'est donc abstraire et choisir : la perception n'est, d'après ces vues, qu'un acte de concentration, de sélection et d'analyse, fixé par la commodité d'un mécanisme sensilivo-moteur — notre corps — où l'âme trouve son compte à s'insérer pour mieux agir, mais non pour mieux connaître (2).

(1) Les passages que nous soulignons ne le sont pas dans le texte.

(2) Malebranche (*Recherche sur la vérité*, liv. III, part. 2, chap. VI) avait émis des vues analogues, si toutefois on veut bien les séparer de ses hypothèses hasardeuses de la vision en Dieu et de l'étendue intelligible :

« Il est constant, et tout le monde le sait par expérience, que lorsque nous voulons penser à quelque chose en particulier, nous *jelons d'abord la vue sur tous les êtres*,

Quoi qu'il en soit de cette audacieuse et pénétrante hypothèse — doctrine, pourrait-on dire, de la présence réelle et de l'ubiquité de Dieu transportée dans la psychologie, — la théorie spiritique du fluide odique ou de l'*aura* astrale nous paraît s'éclairer vivement à sa lumière. Elle aussi, comme on sait, élargit théoriquement jusqu'aux confins de l'univers la sphère de notre action ou le champ de notre connaissance immédiate; M. de Rochas, paraît de plus en plus disposé à adopter, dans leur ampleur, ces vues réalistes, que déjà il couvre de sa haute autorité d'homme de science, de chercheur aux méthodiques hardiesses. En chacun de nous résiderait, pense-t-il, une substance — fluide odique, force rayonnante, principe acténique, *aura* astrale, — il n'importe, douée d'une extensibilité illimitée, et que rien ne peut l'arrêter dans son essor, ni le corps charnel qui la polarise, sans toutefois l'emprisonner dans son étroit contour; ni le cercle borné de nos relations immédiates, ni même les confins lointains du système cosmique auquel appartient notre planète. (A suivre.)

MOULIN, professeur de philosophie.

BIBLIOGRAPHIE

Avec le dernier numéro du *Lumen*, nous avons reçu trois brochures contenant des communications du plus haut intérêt qui ont été faites au Congrès spirite et spiritualiste de septembre dernier.

La première que nous avons lue est intitulée : *Le Périsprit et les Maladies*. Son auteur est le Dr Victor Melcior y Farré, médecin chirurgien, correspondant de l'Académie royale de médecine de Barcelone. Le titre indique suffisamment le sujet, qui, nous devons le dire, est traité de main de maître, en une langue d'une clarté absolue. Les déductions sont si serrées et d'une logique si forte qu'elles s'imposent à la conviction, même du lecteur prévenu. Nous ne pouvons résister au plaisir d'en traduire un ou deux passages.

« Il est un point capital qu'il faut mentionner dans le but de mettre d'accord la persistance de l'individualité avec ses mémoires correspondantes, organique et psychique, d'une part, et d'autre part, les changements incessants que souffre le torrent vital dans les organes. C'est un fait démontré par la physiologie que dans le bref espace de deux mois, il n'existe pas dans l'organisme une seule cellule qui n'ait subi une révolution complète. Malgré cette rénovation continuelle, nous nous

et nous nous appliquons ensuite à la considération de l'objet auquel nous souhaitons de penser. Or, il est indubitable que nous ne saurions désirer de voir un objet particulier, *que nous ne le voyions déjà quoique confusément et en général* : de sorte que, pouvant désirer de voir tous les êtres, tantôt l'un tantôt l'autre, *il est certain que tous les êtres sont présents à notre esprit*. »

Consulter aussi la très vigoureuse et subtile thèse de M. Arthur Hannequin, sur *L'Hypothèse des atomes dans la science contemporaine* (G. Masson, Paris 1895). Voir en particulier le chapitre du livre second sur l'*apparence*. Il y est question (p. 402), « d'une sorte d'omniprésence de notre conscience à l'espace tout entier » en un sens, d'ailleurs idéaliste et Kantien, nous devons le reconnaître.

rappelons parfaitement les actions faites par nous il y a des années, nous éprouvons l'influence d'habitudes invétérées qui nous obligent à agir dans un sens déterminé, nous nous souvenons de dates, de noms, de paragraphes entiers, nous avons conscience des émotions éprouvées, nous sommes par conséquent les maîtres de toutes les acquisitions morales que nous avons pu faire depuis notre enfance. Pour expliquer cette persistance du Moi au milieu des changements nutritifs incessants, la science positiviste et matérialiste suppose la cellule nerveuse centrale douée d'une certaine puissance de souvenir. Cette hypothèse permet de franchir aisément ce pas difficile; mais elle n'entraîne la conviction chez personne..... Si nous admettons un intermédiaire entre le corps et l'esprit, si nous acceptons l'existence d'un organisme fluïdique, capable d'enregistrer toutes les sensations, et qui reste indestructible malgré la mort, nous verrons tout de suite qu'une justice universelle est en jeu, justice qui a décrété avec une sagesse absolue la nécessité pour tous les actes de notre vie de s'enregistrer dans le tabernacle où officie la conscience en qualité de témoin et de juge ».

Nous avons lu ensuite, avec non moins d'intérêt, la communication de notre sympathique confrère Eugenio Garcia Gonzalo, docteur ès lettres et philosophie, rédacteur au *Lumen*. Elle traite de l'évolution au point de vue spirite, et par conséquent de la réincarnation. Il y a là-dedans des choses très fortes.

« Si l'esprit n'a pas de passé, en vertu de quels mérites et pour quelles raisons certains individus naissent-ils au milieu de nations civilisées, alors que d'autres naissent au milieu de peuples plongés dans la barbarie? Ceux qui naissent en ce siècle ne sont-ils pas favorisés par rapport à ceux qui vécurent à l'âge de pierre? Les immenses différences d'aptitudes intellectuelles, de santé, de position sociales qui existent entre les hommes, ne sont-elles pas contraires à la loi d'harmonie? Sans l'idée de réincarnation, nous restons dans le mystère le plus profond. La réincarnation, au contraire, éclaire le tout. Non seulement nous nous réincarbons, mais encore nous nous réincarbons longtemps sur la même planète. L'histoire des familles et l'histoire des nations offrent toutes les deux les mêmes enseignements. Familles et nations ont des périodes de grandeur et de décadence. Tenons-nous-en aux familles : N'en voyons-nous pas qui furent superbes et qui s'éteignent après un petit nombre de générations dans un état misérable? N'est-il pas logique de supposer — et les communications des Invisibles confirment cette supposition — que les derniers rejetons de ces familles qui traînent une vie malheureuse sont les mêmes individus qui, autrefois, par leur orgueil, se sont préparé cet avenir? N'est-il pas juste que Louis XIV, le demi-dieu, qui aurait été blessé dans l'âme si son peuple l'avait considéré comme un simple mortel, ait pu être ensuite le bon Louis XVI qui mendiait l'estime de son peuple? Le peuple lui-même en condamnant Louis XVI, n'avait-il pas obscurément conscience de condamner ses prédécesseurs? »

Enfin, la troisième communication est de M. Quintin Lopez Gomez, le sympathique et éminent directeur de la revue d'études psychologiques *Lumen*. Il traite du panthéisme ou pour mieux dire de l'universalité divine. Modestement, l'auteur assure ne faire autre chose que développer l'idée d'un philosophe espagnol de grand mérite, mort depuis quelques années seulement, M. Manuel Gonzalez Soriano.

« Il n'existe, dit ce dernier, qu'un seul élément initial absolu, sans causes antérieures; car, sans un principe qui n'ait pas de principe, sans une cause qui n'ait pas de cause, il ne saurait y avoir de véritable cause et de véritable principe, de même que sans véritable principe, il n'y a pas de conséquence, et que sans véri-

table cause, il n'y a pas d'effet. Le principe unique, ou cause véritable et absolue, doit exister pour soi, en soi et par soi; car, étant le principe et la cause de tout, il n'y a rien d'antérieur et de postérieur qui puisse lui fournir des éléments d'existence ou un séjour. De la même manière, il faut qu'il soit infini en tout, ou mieux qu'il soit infiniment absolu; car, comme cause absolue, il faut qu'il contienne en soi tous ses effets. »

Un peu plus loin, l'auteur pose les questions que l'homme s'est posé depuis qu'il a conscience de son existence. « Nous existons : de cela, nous ne saurions douter. Mais comment et pourquoi sommes-nous ? D'où venons-nous et où allons-nous ? A quel moment de l'évolution nous trouvons-nous maintenant ? Quelle est l'heure qui a sonné pour nous à l'horloge de la durée ? »

Voilà les questions formidables auxquelles M. Quintin Lopez Gomez s'efforce de répondre. Si ses réponses ne sont pas définitives — et comment le seraient-elles, hélas ! elles témoignent au moins d'une grande pénétration et d'une grande force de synthèse.

La *Divine tragédie*, poème de M. FRANÇOIS DUROSIER, publié par le *Phare de Normandie*, vient d'être réunie sous la forme d'une brochure, que nous mettons à la disposition de nos lecteurs au prix de 1 fr. 50.

Cette œuvre, d'origine médianimique, fait revivre en strophes émues, aux rimes vibrantes, une idylle mystique, profonde, perpétuée à travers les âges entre deux êtres dont l'un est en ce moment désincarné et l'autre, vivant sur terre.

Nous recommandons la lecture de ce charmant poème, qui prouve avec toute évidence la nécessité, pour les progrès de l'être, des multiples réincarnations, étapes inéluctables auxquelles tout esprit est soumis sur cette terre ou dans les divers mondes de l'espace.

Essai sur l'évolution humaine (résurrection des corps, réincarnation des âmes), par le Dr TH. PASCAL, un fort volume in-12, prix 3 fr. 50. Publications théosophiques, Bailly, 10, rue Saint-Lazare.

Cet ouvrage, intitulé modestement un *Essai*, n'en est pas moins un exposé complet de la question, selon la donnée théosophique. L'auteur s'attache à nous démontrer, avec autant d'autorité que d'éloquence, la vérité frappante, rationnelle et grandiose de cette partie de l'Évolution qu'est la Réincarnation. Il la discute point par point, donnant des preuves nombreuses, s'appuyant sur des documents autorisés, réfutant toutes les objections. Dans un premier chapitre : *l'âme et ses corps*, il nous montre d'abord la pluralité du corps dont l'âme se sert pendant ses incarnations; puis il expose le rôle et les pouvoirs de la conscience, selon qu'elle fonctionne dans l'un ou l'autre de ses véhicules. La question des rêves et des phénomènes psychologiques divers de la folie, du somnambulisme, du spiritisme y est aussi traitée. L'auteur donne ensuite, dans autant de chapitres remarquables, les preuves morales, scientifiques et philosophiques de la Réincarnation. Dans des pages pleines d'éloquence, lorsqu'il s'agit de la partie morale, de clarté et d'esprit scientifique, lorsqu'il traite de la partie science, il développe tour à tour le but de l'évolution, le problème de la souffrance et de l'inégalité des conditions; il nous parle de la justice immanente et nous explique l'hérédité dans une remarquable étude sur l'embryologie. Enfin, une étude approfondie des philosophies et des religions antiques et modernes: